





Ouagadougou,

ville vécue :

usages anciens, transformations

et récit cartographique sensible

KIENDREBEOGO Sylvain

Décembre 2025

Sous la direction d'Alexandra PIGNOL-MROCZKWSKI et Mathieu TREMBLIN

École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg

Avant-propos

Ce mémoire est né d'un sentiment profond : celui de la perte. La perte progressive d'un mode de vie, d'un rapport sensible à l'espace, aux matériaux et aux autres, tel que je l'ai connu en grandissant au Burkina Faso. Les villages de mon enfance, faits de cases en terre et de ruelles vibrantes, portaient une chaleur humaine, une manière d'être ensemble. Aujourd'hui, ces repères disparaissent sous une modernité importée qui efface souvent plus qu'elle ne compose. Comme l'écrit Marc Augé, « Un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu. » ¹, et je reconnais dans cette formule la transformation de mes paysages familiers : le béton remplace la terre, les clôtures se substituent aux salutations, et avec elles s'effacent des mémoires vécues.

Mon arrivée en France a accentué ce contraste. J'y ai découvert une attention profonde portée à la préservation du patrimoine, une culture du souvenir qui m'a frappé. Paul Ricœur écrit que « Tout le faire-mémoire se résume ainsi dans la reconnaissance. » ², et cette manière d'honorer les lieux m'a paru en décalage avec ce que j'observe chez moi, où certaines transformations urbaines se font au prix d'effacements silencieux.

Ce mémoire naît de ce tiraillement entre mémoire et modernité. Il cherche à témoigner et à rendre visibles les usages, les gestes et les fragments d'espace qui ont façonné mon rapport au territoire. C'est un hommage à mes racines, à ceux dont la parole, la marche et les gestes construisent la ville chaque jour — souvent sans jamais apparaître dans les plans.

1 Marc Augé, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 100

2 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 644.

Ce mémoire est donc un hommage :

à mon père

à mes racines, et à celles et ceux dont les gestes, les paroles et les lieux ont donné forme à ma ville. Une tentative de réconcilier modernité et ancrage, non pour refuser l'avenir, mais pour y entrer sans oublier d'où l'on vient.

Sommaire

Avant-propos 4

A.

Comprendre Ouagadougou par le vécu 9

- I. Contexte et intention 10
- II. Problématique, hypothèse et objectifs 12
- III. Méthodologie sensible et cartographie du vécu 16

B.

Usages anciens, ruptures et persistances 27

- I. L'organisation avant la ville coloniale 28
- II. colonialité et modernisation : ruptures et effacements 40
- III. Continuités vernaculaires : traces, gestes et continuités sensibles 48

C.

Cartographie sensible : traduire la mémoire dans l'espace 57

- I. Pourquoi une cartographie sensible ? 58
- II. Les typologie de cartes 60
- III. Conclusion 70

Annexes 72

***A. Comprendre
Ouagadougou par le
vécu***

I. ontexte et intention

Ouagadougou est, avant toute chose, une « ville de gestes » avant d'être une ville de formes. Son architecture s'est longtemps construite par l'usage : marcher, s'abriter, fêter, boire, parler. Les espaces publics n'étaient pas des places formellement dessinées, mais des lieux d'ombre, des seuils, des interstices où se déployait la parole commune. La convivialité naissait des corps, des regards et du sol partagé.

Penser la ville par le vécu, c'est reconnaître que l'espace urbain n'est pas seulement un assemblage de bâtiments et de voies, mais un organisme traversé par des récits, des gestes quotidiens et des mémoires diffuses. Le « patrimoine » n'y réside pas uniquement dans les objets architecturaux conservés, mais aussi dans l'épaisseur des pratiques, dans l'habitude devenue trace matérielle. La terre rouge de Ouagadougou, loin d'être un décor, est ainsi une matière identitaire : elle marque les murs, les corps et les déplacements.

Dans ce contexte, comprendre la ville par le vécu revient à refuser la séparation entre l'analyse urbaine et l'expérience sensible. Comme l'écrit Michel de Certeau, « l'espace est un lieu pratiqué »¹, et cette perspective rappelle que les usages précèdent souvent la forme bâtie. L'architecte ne crée donc pas ex nihilo : il apprend d'abord à lire ce qui existe déjà — les usages, les paroles, les rythmes — avant d'intervenir.

Cette démarche, fondée sur l'observation, la marche, les balades, à moto et l'écoute, ouvre une cartographie nouvelle : celle des pratiques, des émotions et des relations. Elle rejoint les approches sensibles qui, à l'instar de Tim Ingold, considèrent que marcher est une manière de penser le monde ². Face à une

¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980, p. 173.

² Tim Ingold, *Being Alive: Essays on Movement, Knowledge and Description*, Londres, Routledge, 2011, chap.3.

urbanisation de plus en plus standardisée, marquée par la rationalisation des formes et l'effacement progressif des pratiques anciennes, interroger le vécu devient un acte de résistance intellectuelle.

Redonner une valeur aux usages vernaculaires — aux formes de voisinage, aux ombres partagées devant les portes sous les manguiers, aux mots échangés autour d'un thé et des jeux de société — permet de faire apparaître Ouagadougou non pas comme un simple ensemble de plans et d'infrastructures, mais comme une ville sensible, en mouvement, où chaque geste porte une part d'histoire. La mémoire urbaine devient alors un outil de compréhension : une mémoire non institutionnelle, souvent absente des archives administratives, mais transmise par les habitants, leurs pratiques et leurs récits

L'intention de ce travail est double :

Rendre visible la dimension vécue et sensible de la ville, en rassemblant récits oraux, traces matérielles et usages anciens ;

Proposer une lecture renouvelée de l'histoire urbaine de Ouagadougou à partir de la cartographie sensible, entendue non comme un relevé neutre, mais comme une manière d'interpréter et de révéler le territoire.

Cette démarche ne vise pas à figer le passé, mais à en révéler la vitalité. Comme le rappelle Paul Ricœur, « la mémoire est une manière d'habiter le temps »¹. Ouagadougou n'est pas un musée figé : elle est une archive vivante, mouvante, où les gestes ordinaires constituent une ressource essentielle pour penser des formes urbaines plus situées, plus attentives et plus justes.

¹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 85.

II. **P**roblématique, hypothèse et objectifs

1. **Problématique**

La problématique de cette recherche est la suivante :

Comment Ouagadougou a-t-elle été façonnée par des usages anciens ? Comment ces usages ont-ils évolué, disparu ou persisté ? Et comment raconter cette histoire urbaine à travers une des récits, des témoignages, du vécu et de la cartographie sensible et située ?

Ouagadougou s'est construite à travers une succession de gestes et d'ajustements, où les pratiques ordinaires — marcher, se déplacer à dos d'âne, à vélo, se rencontrer, partager l'ombre — ont longtemps structuré l'espace urbain. En rappel de Michel de Certeau, « l'espace est un lieu pratiqué »¹. Cette perspective éclaire les logiques spatiales anciennes encore perceptibles derrière les plans d'aménagements modernes, souvent hérités de la période coloniale.

La mise en récit de ces usages est complexe : ils apparaissent rarement dans les archives administratives, centrées sur les grands projets institutionnels. Mon arrivée en France m'a d'ailleurs permis de mesurer un contraste saisissant. J'y ai découvert une forte culture du souvenir, attentive à la préservation des lieux. Paul Ricœur rappelle que « tout le faire-mémoire se résume ainsi dans la reconnaissance »², une attitude qui tranche avec ce que j'observe à Ouagadougou, où de nombreuses transformations urbaines se font au prix d'effacements silencieux.

¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*. 1. Arts de faire, Paris, Gallimard, 1980, p. 173.

² Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 644.

Ces effacements, comme on peut les voir dans les travaux de Pierre-Erwann Meyer, prennent plusieurs formes. Certains relèvent de décisions politiques fortes, comme la suppression en 1983 des soixante-six quartiers historiques, remplacés par une numérotation en trente secteurs : il était même interdit, sous peine d'amende, d'utiliser les anciens toponymes, dans une volonté explicite d'effacer les repères lignagers et symboliques. D'autres effacements s'inscrivent dans les opérations de déguerpissement associées aux grands projets, où les populations, parfois installées de longue date, étaient faiblement ou pas indemnisées. La démolition du quartier de Bilibambili s'inscrit dans cette dynamique, où la disparition des bâtiments entraîne également celle des solidarités et des modes d'habiter. Enfin, l'imposition du « tracé » moderne — lotissements géométriques, corridors d'hygiène, zonifications — a souvent remplacé des usages vernaculaires sans reconnaissance des pratiques antérieures.¹

Dès lors, la problématique devient critique et prospective :

Comment traduire spatialement cette mémoire fragile ? Comment restituer ces récits sans les figer ? Comment faire de la cartographie un outil capable de rendre visibles les dimensions sensibles et vécues de la ville ?

1 F. Fournet, A. Meunier-Nikiema et G. Salem (dir.), *Ouagadougou (1850–2004). Une urbanisation différenciée*, Paris, IRD Éditions, 2008, p.39–48. chap.3, l'impact de la révolution de 1983,

2. *Hypothèse*

L'hypothèse centrale est que la mémoire urbaine de Ouagadougou se manifeste d'abord dans les gestes et les parcours quotidiens. Tim Ingold rappelle que marcher est une manière de penser le monde¹. À ce titre, les pratiques ordinaires — s'abriter sous un arbre, puiser de l'eau au puit, à la fontaine aujourd'hui, discuter devant sa cour avec le voisin d'en face — constituent un patrimoine vivant, en perpétuelle réinvention.

La cartographie sensible permet de révéler ces réalités invisibles. Elle n'est pas un simple relevé : elle interprète, révèle et raconte. James Corner souligne à ce propos que « cartographier, c'est spéculer, interpréter, inventer »². À l'opposé de la carte coloniale — outil de rationalisation et de contrôle — la carte sensible se veut attentive, située et ouverte aux rythmes du territoire.

1 Tim Ingold, *Being Alive: Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, Routledge, 2011, p. 45.

2 James Corner, « The Agency of Mapping: Speculation, Critique and Invention », in Denis Cosgrove (dir.), *Mappings*, London, Reaktion Books, 1999, pp. 214-252.

3. Objectifs

Trois objectifs structurent cette recherche :

Retracer les usages anciens de Ouagadougou, pour comprendre comment la ville s'est d'abord structurée à partir des pratiques vernaculaires.

Analyser les transformations issues des périodes coloniale et postcoloniale, et observer les continuités d'usage qui persistent malgré l'imposition d'un modèle urbain standardisé.

Proposer une relecture de la ville contemporaine à travers des cartes sensibles, envisagées comme outils analytiques et poétiques à la fois, révélant les liens entre mémoire, geste et espace

L'objectif global est de réhabiliter la mémoire urbaine comme outil de conception. En s'appuyant sur les propos de Ricœur, La mémoire peut être comprise comme une manière d'habiter le temps, au sens ricœurrien de l'articulation dynamique du passé dans le présent.¹. À ce titre, Ouagadougou n'est pas un musée figé : elle est une archive vivante, en mouvement, où chaque geste porte une part d'histoire.

1 Interprétation basée sur Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 85.

III. **M**éthodologie sensible et cartographie du vécu

1. **Méthode de terrain**

Ma démarche s'appuie sur une immersion prolongée au sein des espaces vécus, considérant que la compréhension d'une ville ne saurait découler des seuls plans, archives ou corpus statistiques. Elle exige une expérience située, attentive et profondément corporelle, inscrite dans l'écosystème urbain lui-même. À Ouagadougou, cette immersion suppose une confrontation directe non seulement au sol, aux odeurs et aux rythmes quotidiens, mais également à l'intensité sonore et sociale qui façonne la vie urbaine : le flux continu des taxis-motos, les appels des vendeurs ambulants, les conversations à haute voix, les marchés formels et informels dont les débordements rythment les temporalités du quartier.

Dans cette perspective, la pensée de Henri Lefebvre éclaire puissamment l'approche méthodologique adoptée : « l'espace social est une projection de la société sur le terrain »¹. Comprendre la ville implique donc de saisir les pratiques, les interactions et les rapports sociaux qui la produisent autant que sa matérialité visible. Marcher, faire de la moto deviennent, dès lors, un mode d'accès privilégié à l'intelligibilité de Ouagadougou : chaque pas constitue un acte de lecture, révélant la manière dont les traces du passé s'entrelacent aux dynamiques du présent.

Ainsi, appréhender Ouagadougou requiert de s'inscrire dans son système — voire dans son écosystème — d'en partager les intensités, les densités, les bruits et les usages, afin de saisir la logique propre de ses espaces et de ceux qui les habitent.

1 Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, p. 46-51.

2. *La marche et la moto : premiers outils de connaissance*

La marche et la moto ont constitué mes premiers gestes méthodologiques. Elles ne relevaient pas d'une simple déambulation, mais d'une traversée attentive cherchant à se fondre dans l'environnement. Dans certains quartiers comme la Cité An III (ancien Bilibambili) ou Zogona, la présence d'un observateur extérieur pouvait susciter méfiance ou tension, au point qu'il m'est arrivé d'être accompagné pour mener mes enquêtes.

Très vite, j'ai compris qu'avant de regarder, il fallait écouter. L'autorisation ministérielle dont je disposais ne suffisait pas : il me fallait obtenir la légitimité de ceux qui pratiquent l'espace au quotidien. Je me suis donc présenté aux autorités « réelles » du quartier — à un des anciens de la Cité An III, — avant de poursuivre mes observations. Cette expérience m'a rappelé que la ville appartient d'abord à ceux qui l'habitent. Et que ceux qui la dessinent devraient l'habiter pour mieux la comprendre.

La réflexion de Henri Lefebvre selon laquelle « l'espace est un produit social »¹ éclaire cette démarche. Elle se constitue au fil des pratiques ordinaires : marcher, s'arrêter, contourner, s'abriter. Ces mouvements révélaient ainsi comment l'ombre d'un arbre se transforme en salon public, ou comment les enfants dessinent leurs propres cartes invisibles en jouant.

Progressivement, la marche s'est imposée comme une véritable écriture corporelle. La matérialité du sol — m'est apparue comme une archive vivante, conservant les traces des pas, des jeux, des roues et des rires. Le sol de Ouagadougou porte ainsi une mémoire discrète mais tenace des usages passés et présents, révélant la continuité des pratiques qui façonnent la ville au quotidien.

¹ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, p. 33–36.

3. Observation participante : « être avec » plutôt qu'observer

L'observation participante est venue prolonger la marche en me permettant de vivre la ville de l'intérieur. Il ne s'agissait de partager des situations ordinaires : s'asseoir dans une cour, boire un thé, attendre sous un arbre, écouter des récits. Observer, dans ce contexte, n'est pas un acte distant ; c'est un mode d'engagement fondé sur la présence, l'attention et la co-présence. Comme le rappelle Tim Ingold, « to know is to follow the materials, to join with them in their movements »¹ : connaître un lieu implique de prendre part à ses circulations, à ses gestes et à ses rythmes.

Cette temporalité de la présence s'est révélée essentielle. Il m'a fallu près d'une semaine de fréquentation du quartier Cité An III (ancien Bilibambili) avant de pouvoir échanger avec certaines personnes. Ce temps n'était pas une contrainte, mais une condition méthodologique : il offrait aux habitants la possibilité de vérifier que ma présence n'était ni intrusive ni menaçante, et qu'elle relevait d'une démarche sincère d'écoute et de compréhension.

Les moments vécus — un repas partagé, une discussion improvisée, — ne constituaient pas de simples « données », mais des rencontres. Leur dimension subjective n'affaiblit pas la recherche : elle en devient au contraire une ressource. Cette implication sensible et relationnelle permet de produire une connaissance située, affectée et incarnée, ancrée dans les interactions humaines plutôt que dans une posture d'observation distanciée.

L'observation participante vise ainsi moins à “voir” qu'à **être avec** : partager des usages, des temporalités et des micro-situations quotidiennes pour accéder à une compréhension fine et située de la ville vécue.

¹ Tim Ingold, *Making: Anthropology, Archaeology, Art and Architecture*, Londres, Routledge, 2013, chapitre « Materials against Materiality », p. 31–33.

4. Les entretiens : recueillir la mémoire par la parole

Les entretiens ont pris la forme de conversations semi-directives, parfois enregistrées, souvent informelles. Ce choix méthodologique permettait d'adapter la discussion au rythme et à la disponibilité des interlocuteurs, tout en laissant émerger des récits spontanés. Les anciens évoquaient volontiers leurs souvenirs, tandis que les plus jeunes parlaient davantage des transformations récentes : ces deux registres, loin de s'opposer, composaient une mémoire en mouvement que seule la parole pouvait restituer.

Chaque entretien constituait un espace d'écoute, où l'objectif n'était pas seulement de collecter des informations, mais de comprendre la manière dont les habitants produisent du sens sur leur environnement. Comme le rappelle Jean-Claude Kaufmann, « Malgré des tentatives répétées, l'entretien semble résister à la formalisation méthodologique : dans la pratique il reste fondé sur un savoir-faire artisanal, un art discret du bricolage. »¹. Les descriptions, les métaphores, les repères vernaculaires — parfois exprimés par un geste ou une intonation — formaient une géographie sensible qui enrichissait l'enquête. Les silences, les hésitations, les brusques changements de ton ou les reformulations avaient autant d'importance que les mots eux-mêmes : ils signalaient des attachements, des tensions ou des zones de fragilité narratives qu'une méthode strictement directive aurait pu ignorer.

Ainsi, l'entretien n'était pas une simple technique d'investigation, mais un dispositif relationnel permettant de recueillir une mémoire incarnée, située et attentive aux nuances de la parole.

1 Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996, p. 35-38

5. *Obstacles du terrain : entre défi sécuritaire et mémoire effacée*

Le terrain au Burkina Faso présente des contraintes spécifiques, qui ont influencé la manière dont l'enquête a été conduite. La méfiance à l'égard de la prise de notes, de l'enregistrement ou de la photographie constitue un obstacle récurrent : dans un contexte marqué par l'insécurité, les tensions sociopolitiques et une circulation limitée de l'information, tout geste d'observation peut être interprété comme un acte de suspicion. À cela s'ajoutent les difficultés d'accès aux documents officiels, souvent incomplets, dispersés ou soumis à des restrictions administratives. Ce silence institutionnel rend d'autant plus centrale la mémoire orale, fragile dans sa transmission mais profondément riche dans sa dimension humaine et relationnelle.

Cette fragilité s'inscrit dans une histoire longue. La colonisation, les recompositions religieuses, les réformes administratives successives et les bouleversements politiques ont rompu certaines chaînes de transmission. Des lieux ont disparu, des toponymes ont été effacés, des pratiques rituelles ont été disqualifiées ou interdites, et des savoirs ont été marginalisés au nom du progrès ou de la modernisation. Interroger la mémoire urbaine dans un tel contexte revient à interroger une blessure : une mémoire partiellement effacée, fragmentée, traversée de silences et de zones d'ombre. Comme le souligne Paul Ricœur, la mémoire peut faire l'objet de « manipulations concertées » et connaître l'« effacement des traces »¹. Le travail de recherche consiste ici, modestement, à contribuer à une forme de réparation symbolique en donnant voix à ce qui demeure, se transforme ou réapparaît.

1 Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 79-92 (sur la « mémoire manipulée ») et p. 538 (sur l'effacement des traces).

6. Une posture : marcher, écouter, transmettre

Cette méthode sensible se résume en trois verbes :

- **Marcher**, pour comprendre : inscrire son corps dans l'espace, en épouser les rythmes, en éprouver les continuités et les ruptures.
- **Écouter**, pour reconnaître : prêter attention aux voix, aux silences, aux hésitations, aux récits qui donnent forme à la mémoire urbaine.
- **Transmettre**, pour relier : restituer ces expériences de manière située, en articulant les paroles recueillies, les pratiques observées et les formes spatiales qu'elles dessinent.

Marcher devient une manière de penser le monde et d'entrer en relation avec lui. Dans cette recherche, la marche apparaît comme un acte d'attention — presque un geste de soin — qui engage le corps dans l'observation du territoire. Premier mode de déplacement de l'être humain, naturel et non polluant, elle place l'enquêteur dans un rapport direct et sensible à l'environnement. Elle impose une vitesse propice à l'arrêt, à l'échange, à la possibilité de saluer quelqu'un ou de percevoir des détails que la rapidité efface.

La marche constitue ainsi un outil méthodologique privilégié : elle ouvre la voie à l'interprétation et prépare la mise en forme cartographique. Comme le souligne Tim Ingold, « marcher, c'est s'ouvrir à l'environnement, s'accorder à son rythme et inscrire son parcours dans celui du monde ».¹ Elle permet de passer de l'expérience vécue à sa traduction sensible, en rendant visible ce que les documents officiels ou les plans ne montrent pas.

1 Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Éditions Zones Sensibles, 2011, p. 158.

7. *Traitement des matériaux : récits, photos, croquis, sons.*

Le terrain au Burkina Faso présente des contraintes spécifiques qui ont orienté la conduite de l'enquête. La méfiance envers la prise de notes, l'enregistrement ou la photographie — dans un contexte marqué par l'insécurité, les tensions sociopolitiques et une circulation limitée de l'information — transforme toute observation en geste potentiellement suspect. À cela s'ajoutent les difficultés d'accès à des documents officiels souvent incomplets, dispersés ou soumis à des restrictions administratives. Ce silence institutionnel renforce la centralité de la mémoire orale, fragile dans sa transmission mais essentielle dans sa dimension humaine.

Cette fragilité s'inscrit dans une histoire longue où colonisation, recompositions religieuses, réformes administratives et bouleversements politiques ont rompu de nombreuses chaînes de transmission. Des lieux ont disparu, des toponymes ont été effacés, des pratiques rituelles ont été disqualifiées, et des savoirs marginalisés au nom du progrès. Interroger la mémoire urbaine dans un tel contexte revient à interroger une mémoire partiellement effacée, traversée de silences et de zones d'ombre, exposée — comme le souligne Paul Ricœur — à des manipulations concertées et à l'effacement des traces. Le travail de recherche vise ainsi à contribuer, modestement, à une forme de réparation symbolique en donnant voix à ce qui demeure, se transforme ou réapparaît.

Pour s'accorder à la nature même de cet objet — la mémoire urbaine de Ouagadougou, fragile, fragmentée et polyphonique — la mise en forme du mémoire adopte une approche qui en reflète l'hétérogénéité. La diversité des matériaux est traduite par une mise en page privilégiant la discontinuité, l'articulation de la parole directe et du visuel, et l'épaisseur des pratiques. Cette démarche formelle vise ainsi à restituer la vitalité d'un territoire où les traces du passé s'entrelacent aux dynamiques du présent

8. *De la collecte à la représentation : la carte sensible*

Pour construire mes cartes sensibles, j'ai mobilisé quatre familles principales de matériaux recueillis lors de l'enquête :

1. *Les récits oraux : entretiens individuels, discussions informelles, récits recueillis dans les cour*

- Ils offrent des trames narratives, des repères spatiaux, des indications sur les usages passés, les lieux disparus, les ambiances.

2. *Les photographies : images anciennes, photos personnelles, captures du terrain.*

- Elles révèlent des textures, des ombres, des densités, des modes d'habiter.

3. *Les croquis : notes graphiques, schémas d'ambiances, tracés rapides.*

- Ils permettent de saisir des formes impossibles à photographier : des parcours, des continuités, des seuils, des gestes.

4. *Les sons : enregistrements effectués dans les marchés, les ruelles, les lieux de rencontre.*

- Ils donnent accès aux intensités quotidiennes, aux rythmes, aux temporalités et aux zones de passage.

À ces matériaux s'ajoutent les témoignages numériques (commentaires Facebook d'anciens habitants de Bilibambili, souvenirs partagés, regrets, nostalgies). Ces micro-récits ont joué un rôle essentiel : ils complètent l'enquête de terrain par une mémoire diasporique et distribuée, permettant d'ancrer les cartes sensibles dans une pluralité de voix.

9. *Processus de traduction*

La production d'une carte sensible suit un protocole en cinq étapes que nous verrons dans les lignes à suivre :

1. *Identifier un motif :*

- Il peut s'agir d'une notion spatiale ("ombre", "circulation"), d'un usage ("marché", "lieu de palabre"), ou d'une sensation ("mémoire effacée", "bruit", "fraîcheur").

2. *Extraire les matériaux correspondants*

- Dans l'ensemble des entretiens, récits ou observations, je repère les éléments liés au motif :

⇒ un témoignage signalant que « la rue quittant les rails jusqu'au croisement de la poste était très commerçante » ;

⇒ une photo montrant des étals improvisés

⇒ un son indiquant une forte densité vocale ou des moteurs.

3. *Isoler les récurrences*

- Lorsque plusieurs sources (entretien + photo + commentaire Facebook + observation) convergent vers un même lieu ou un même usage, cela indique un point sensible.

4. *Transformer les éléments en figure spatiale*

5. *Intégrer images et iconographie : rendre la cartographie accessible*

Un des choix méthodologiques fondamentaux de ce travail a été d'associer chaque carte sensible à une image du lieu raconté : photo ancienne, photo du terrain ou image d'archive. Cette décision répond à une réalité observée sur le terrain : une part importante des habitants interrogés, notamment les personnes âgées, ne maîtrise pas la lecture ou l'écriture.

Pour que les cartes puissent leur parler, elles devaient être **lisibles sans texte**.

J'ai donc conçu une méthodologie où la carte est accompagnée d'une photographie afin de :

- **situer immédiatement** l'espace représenté ;
- **rappeler le lien mémoriel entre la carte et les récits** ; offrir à ceux qui ne lisent pas une entrée visuelle dans le document ;
- ancrer la carte dans un **imaginaire commun**, celui de la vie quotidienne.

Parallèlement, j'ai conçu une iconographie spécifique, inspirée de symboles et objets familiers dans la culture burkinabè : calebasses, marmites, motos, arbres d'ombrage, tabourets, silhouettes, maisons en banco, étals de marché.

- Ces icônes permettent une lecture intuitive : un habitant peut comprendre la carte sans lire la légende, simplement par reconnaissance culturelle.
- Cette démarche a une dimension méthodologique mais aussi éthique :
- associer cartes et images, c'est **rendre visible l'invisible**, c'est reconnecter un lieu disparu (Bilibambili) à ceux qui l'ont vécu. Les images deviennent des supports de mémoire, les cartes des outils de transmission, et l'ensemble forme un langage visuel partagé.

B. Usages anciens, ruptures et persistances

I. **L'organisation avant la ville coloniale**

1. **Le pouvoir coutumier, sacralité du sol.**

Avant l'introduction des plans coloniaux, le territoire mossi reposait sur une conception profondément relationnelle du sol. (*Le tenga*), loin d'être un support physique neutre, était considéré comme un espace habité par les ancêtres, structuré par des forces invisibles et porteur d'une mémoire spirituelle. Le sol possédait une véritable épaisseur symbolique : il reliait les vivants aux lignages, aux esprits tutélaires et aux équilibres cosmologiques qui régissaient la cohésion du groupe.

Le tengsoba, chef de terre, incarnait cette médiation entre l'ordre humain et l'ordre spirituel. Son autorité ne se limitait pas à la gestion des usages fonciers : il intervenait comme garant des relations entre les habitants et les entités invisibles, veillant au respect des lieux sacrés, des interdits spatiaux et des continuités ancestrales qui protégeaient le territoire.

Les enquêtes de terrain montrent que cette conception relationnelle du sol demeure perceptible dans plusieurs quartiers de Ouagadougou. À Bilibambili(ancien cité An III), des habitants m'ont signalé des espaces resté intact depuis le déguerpissement. Malgré la densification progressive du quartier, ces terrains n'ont jamais été construit ou les constructions ne se terminent jamais. Selon, ces lieux sont aujourd'hui utilisé comme terrain de jeux pour les enfants et comme espace de football ou des espaces non exploités qui pour moi créent des îlots de fraîcheur à certains endroits observés. Ils demeure perçu comme un espace « neutre », protégé, qu'il ne faut pas transformer. Cette présence spirituelle, bien que discrète, continue d'orienter les usages de l'espace.

Un autre récit, recueilli cette fois dans le quartier de Gounghin, renforce cette continuité. Les habitants racontent que la construction du bâtiment destiné au

FESPACO sur son actuel site considéré localement comme une terre sacrée aurait suscité une série d'événements malheureux : décès d'ouvriers, faillites d'entreprises, interruptions successives du chantier. Ces incidents ont été interprétés comme la manifestation du refus des esprits d'être dérangés, conférant au bâtiment une réputation de structure « maudite » et inachevée.

Ces exemples montrent que, malgré l'urbanisation contemporaine et les transformations accélérées de la ville, la sacralité du sol et les logiques territoriales héritées continuent de structurer les pratiques, les perceptions et les récits des habitants.

Le feu du FESPACO : sanction spirituelle ou mémoire du sol?



Figure 1: Incendie du bâtiment du FESPACO, interprété localement comme la manifestation d'esprits offensés après la construction sur une terre sacrée.
Source : Lefaso.net, « Siège du FESPACO : La salle polyvalente ravagée par les flammes », 15 janvier 2013

« Les génies sont fâchés. On vous avait dit que le coin est hanté. »

« Cela fait 20 ans qu'on construit, rien n'avance : réfléchissez un peu. »

« Les religions im-

portées ne pourront rien ici. Il faut appeler les maîtres du lieu. »

« C'est une terre sacrée. On a dérangé ce qui ne devait pas être touché. »

« Négligence, corruption, bricolage... voilà la vraie cause ! »

« Si le bâtiment finit un jour, moi je n'y rentre pas. Qui est fou ? »

« Le marigot Kadiogo a un esprit : un caïman. Respectons ceux qui nous ont précédés. »¹

¹ Commentaires sous le poste de Lefaso.net, « Siège du FESPACO : La salle polyvalente ravagée par les flammes », 15 janvier 2013

2. Une organisation en cercles et en liens

Le territoire mossi s'organisait selon une logique de centralité relationnelle. Le centre n'était pas un carrefour géométrique mais un espace de rassemblement autour du *naaba* (chef), du *tengsoba*, des anciens et des lieux rituels. Autour de ce centre s'articulaient les concessions, implantées selon les liens de lignage, d'alliance ou de métier. Les lieux significatifs — arbres sacrés, pierres rituelles, marchés, sources — formaient un réseau symbolique structurant, dans lequel les circulations prenaient sens par les relations plutôt que par une géométrie imposée.

Dans mes traversées de Bilibambili (actuel cité an III), j'ai observé qu'un arbre, situé à l'intersection de la rue Tapsoba Tenga-Dominique et de l'avenue de la Liberté (l'ancienne voie 54), avait été soigneusement épargné lors des démolitions de 1985 de même que des espaces à l'intérieur du quartier. Mon guide m'informa sur le fait que ces arbres n'avaient jamais été détruit, qu'ils « avaient survécu » aux transformations du quartier. Leur présence, maintenue malgré les constructions, en font des repère : les habitants continuent de situer l'espace en référence à l'ancienne voie 54, soulignant la persistance d'un « axe » mémoriel dans la perception locale du territoire.

La configuration circulaire des espaces, quant à elle, est un trait largement partagé dans l'organisation traditionnelle mossi. Les concessions formaient autrefois un ensemble disposé en cercle autour d'un espace central qui servait de lieu de rassemblement, de travail ou de cérémonie. Même si cette forme n'apparaît plus avec la même netteté dans les quartiers lotis contemporains, l'idée d'un centre relationnel autour duquel s'ordonne la vie collective demeure perceptible : les habitants continuent de se référer à des espaces centraux informels, qui jouent un rôle de pivot dans leurs pratiques quotidiennes.

Un ancien rencontré à Bilibambili m'a parlé de course *Yaar* — l'ancien mar-

ché de course où se déroulaient autrefois les courses de chevaux. Pour lui, ce lieu reste chargé d'une valeur symbolique forte : c'était un espace où les enfants jouaient, où les jeunes se retrouvaient spontanément, un lieu qui permettait de savoir "qui était là et qui ne l'était pas". course *Yaar* est ainsi évoqué comme un espace de relations, de mémoires partagées et de présence collective. Ce n'est pas sa délimitation physique qui importe pour les habitants, mais le réseau de liens qu'il active : « si on ne voyait pas quelqu'un là-bas, on savait qu'il y avait quelque chose »,¹ m'a expliqué l'ancien, rappelant que la valeur d'un lieu se mesure à la densité des relations qu'il accueille.

Ces observations révèlent que la logique en cercles et en liens, héritée de l'organisation territoriale mossi, continue d'imprégner les représentations et les usages de l'espace à la Bilbambili, même au sein d'une trame urbaine transformée.

Dans les concessions mossies qu'on peut toujours observer dans la périphérie, on peut noter cette organisation précise de l'espace : les cases sont disposées en arc autour d'une cour légèrement en contrebas, où un grand arbre projette généralement une ombre dense. Cette forme n'est pas fortuite : comme l'a montré Yveline Deverin dans son étude sur l'habitat mossi, la concession traditionnelle (*yiri*) se structure autour d'une cour centrale, véritable pivot de la vie familiale. Elle souligne que « la cour constitue l'espace de sociabilité par excellence, autour duquel s'organisent cases, greniers et espaces spécialisés »².

À l'entrée de la concession, une petite avancée en banco faisait office de seuil, marquant la transition entre l'espace public et l'espace domestique — une fonction déjà décrite dans les relevés architecturaux de CRATerre, où le seuil est

1 Entretien Issaka

2 Yveline Deverin, « *De la concession rurale à la parcelle urbaine. Mutations de l'habitat en pays mossi (région de Ouagadougou, Burkina Faso)* », Les Annales de la Recherche Urbaine, n°85, 1999, p. 58–72.

analysé comme un « dispositif spatial majeur de hiérarchisation des accès »¹.

Chaque case semblait orientée vers le centre, matérialisant ce principe que Deverin identifie comme constitutif des logiques spatiales lignagères : l'espace n'est pas organisé autour d'un axe géométrique, mais autour d'un principe relationnel, où le centre — la cour — condense les interactions quotidiennes.

Sur les murs en banco que j'ai pu observer dans ces quartiers et de villages que je connais comme villy, on peut toujours voir les traces de mains qui avaient lissé la surface. La matière, légèrement craquelée par endroits, révélait sa nature vivante : elle semblait respirer. Cette qualité est bien documentée dans les travaux sur les cultures constructives burkinabè. Meunier-Nikiema rappelle que le banco, mélange de terre argileuse, latérite, paille et parfois bouse, est un matériau « thermorégulateur, plastique et sensible à l'humidité, dont l'entretien participe au maintien du lien social »².

Dans plusieurs études du laboratoire CRATerre, on insiste aussi sur le fait que « le mur en terre porte les traces du geste, il garde mémoire du corps qui l'a façonné »⁴. Cette idée rejoint ce que m'expliquait une habitante : « le mur parle », car il transmet la chaleur, les odeurs, les bruits et même les tensions du foyer.

Lors des grands événements — funérailles, mariages, fêtes de fin de saison — on assiste à des scènes de pilage du mil : les femmes, parfaitement synchronisées, rythment leurs gestes avec les pilons et les chants, tandis que les jeunes filles tamisent la farine. Le son sourd des pilons frappant le mortier résonne contre les murs en banco et emplît toute la cour. Autour, des enfants jouent, tandis que les hommes effectuent des réparations spontanées sur des calebasses ou des paniers, et la conversation circule librement.

1 CRATerre-EAG, *Architecture et cultures constructives du Burkina Faso*, Grenoble : ENSAG, 2017.

2 Aude Meunier-Nikiema, *Ouagadougou (1850–2004). Une urbanisation différenciée*, Marseille : IRD Éditions, 2008, p. 112–118.

Cette polyfonctionnalité de la cour — lieu de travail, de repos, de jeux et d'échanges — correspond aux descriptions d'architectes et d'ethnologues : « la cour est un espace total, un lieu de production, de sociabilité et de régulation collective »¹. Elle est donc autant un espace physique qu'un espace social.

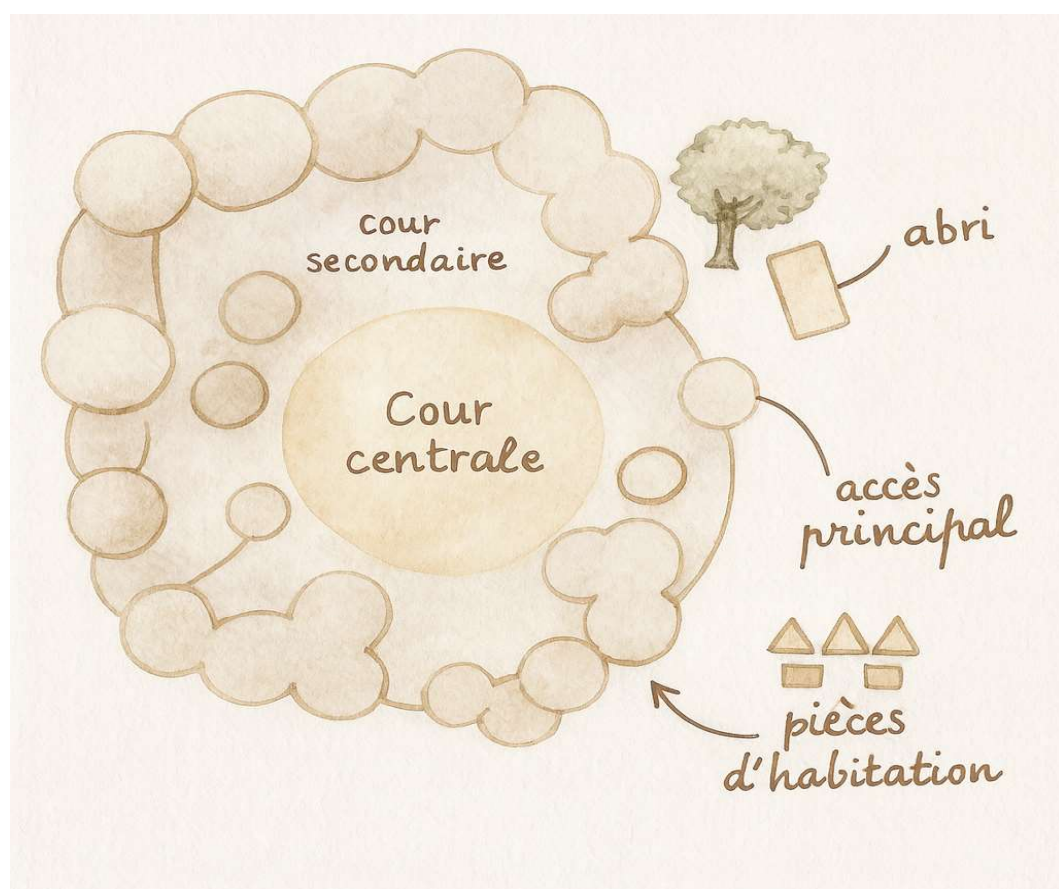


Figure 2: Organisation spatiale de la concession mossi. Source auteur.

¹ Michel Izard, *Gens du pouvoir, gens de la terre. Les institutions politiques de l'ancien royaume du Yatenga*, Paris : Éditions de l'EHESS / Cambridge University Press, 1985, p. 94.

3. Gestes quotidiens et production de l'espace

Les pratiques ordinaires produisaient la ville : saluer les voisins, balayer la cour, arroser le sol pour fixer la poussière, préparer le *tô* (patte à base de farine de mil, maïs..), Partager un même plat, laisser une chaise à l'ombre devant la porte, etc. Ces gestes ne sont pas anecdotiques : ils s'ancrent dans une structure architecturale spécifique. Comme le montre Jehanne Paulus, les concessions traditionnelles au Burkina Faso sont souvent organisées autour d'une cour centrale, avec des cases en banco et des murs périphériques aveugles.¹

Ces gestes façonnaient la matérialité du sol : l'endroit où l'on pilait le mil se creusait, là où l'on dansait la terre se lissait, et là où l'on s'asseyait elle se compactait. Le CRATerre souligne que dans certaines concessions, les cours sont conçues comme des "séjours" couverts, et qu'elles jouent un rôle clé dans l'organisation sociale et spatiale.²

Parmi les comportements quotidiens, le balayage de la cour est particulièrement routinier et significatif : selon Annie Manou-Savina, ce geste de propreté domestique se voit très tôt dans la journée et structure l'espace de vie.³

De plus, l'arrosage du sol pour fixer la poussière peut s'interpréter comme un geste lié aux pratiques de construction en terre : Bamogo et Ouedraogo montrent que l'ajout de bouse de vache dans les terres de construction est une pratique traditionnelle qui régule l'humidité et la stabilité du matériau.⁴

1 Jehanne Paulus, *TFE "Habitat traditionnel"*, Université (TFE), p. 65-68, 2016

2 CRATerre-EAG, *Architecture et cultures constructives du Burkina Faso*, Grenoble, ENSAG, 2017, p. 42-45.

3 Annie Manou-Savina, « *Éléments pour une histoire de la cour commune en milieu urbain* », Horizon / IRD, p. 12-15.

4 H. Bamogo et M. Ouedraogo, "Improvement of water resistance and thermal comfort of earth renders by cow dung: an ancestral practice of Burkina Faso", *Journal of Cultural Heritage*, vol. 46, 2020.



Figure 4: Le balais mossi, symbole d'ordre, de dignité et de responsabilité quotidienne.
Source : Alamy images

Balayer la cour est, dans les sociétés burkinabè et plus largement ouest-africaines, un geste quotidien qui dépasse largement la simple fonction ménagère. Ce geste, le plus souvent accompli tôt le matin, ouvre symboliquement la journée. Il marque la reprise d'activité du foyer, rétablit l'ordre après la nuit et redessine les limites de l'espace habité.

Dans la cour traditionnelle mossi, balayer sert aussi à réaffirmer les frontières du chez-soi : l'espace propre est l'espace protégé, tandis que le non-balayé appartient

au dehors. En cela, le balai devient un outil de mise en forme spatiale, un prolongement de l'autorité féminine et de la responsabilité familiale. Balayer, c'est également préparer l'accueil, rendre visible le respect porté aux visi-



Figure 5: Le balayage matinal, geste fondateur de l'espace domestique mossi. Source Alamy images

teurs, et maintenir la dignité du foyer. La cour propre exprime le soin, la stabilité et l'harmonie sociale. Ce geste quotidien constitue ainsi un véritable rituel domestique, une écriture silencieuse du territoire familial, qui structure la vie collective autant qu'il révèle la manière dont les habitants habitent leur espace.

4. *Espaces collectifs : marchés, puits, arbres de palabre*

- Marché

Lors de mes passages dans les marchés Ouagalais, j'ai pu noter que ces lieux ne sont pas seulement des espaces de transaction économique, mais de véritables carrefours sociaux : "lieux de sociabilité, d'échange d'informations et de pouvoir", dans la lignée des analyses urbaines de l'historien Laurent Fourchard.

¹Dans les ruelles d'un marché informel, les étals se recomposaient sans cesse au fil de la journée : certains vendeurs déplaçaient leurs marchandises ou ajustaient leurs nattes pour mieux capter le flux des client-es, tandis que le sol poussiéreux devenait un paysage mouvant, piétiné, animé. Cette fluidité spatiale témoigne d'une urbanité vivante, façonnée par des micro-pratiques quotidiennes et des réajustements permanents.

b) Puits

Le puits, dans certains quartiers, joue un rôle fortement social : il n'est pas simplement un point d'accès à l'eau, mais aussi un point de transmission et d'enseignement. J'ai observé une scène où une femme âgée montrait à une jeune fille comment manipuler la corde, calmer le seau à l'arrivée de l'eau, tout cela dans un silence presque cérémonial. Ce type de rituel rejoint les descriptions de Guy Neuvy, qui montre que les points d'eau urbains ouest-africains peuvent être investis à la fois comme des lieux de vie et de sociabilité historiquement très structurés.²

c) Arbre à palabre

Sous un grand néré dans un quartier périphérique ouagalais, j'ai assisté à des

¹ Laurent Fourchard, *De la ville coloniale à la cour africaine. Espaces, pouvoirs et sociétés à Ouagadougou et à Bobo-Dioulasso (Haute-Volta), fin XIX^e-1960*, Paris, L'Harmattan, 2001, p.135.

² Guy Neuvy, « *L'eau de consommation au Burkina Faso* », *Espaces Tropicaux*, n° 4, 1991, p. 171-190.

échanges entre anciens et jeunes, dans une atmosphère posée, comme si l'arbre organisait la parole par sa seule présence. Ce type de configuration fait écho à l'institution traditionnelle de l'arbre à palabre, décrite dans des contextes africains comme un espace d'écoute, de médiation et de décision collective.¹ Dans le contexte burkinabè contemporain, l'arbre à palabre est parfois réinterprété comme un "outil de cohésion sociale et de gouvernance démocratique" selon des témoignages et analyses sur le terrain.²



Figure 6: Scène de marché à gounghin. Source : de Photographes nomades



Figure 7: Scène de marché à gounghin. Source : Issouf SANOGO



Figure 8: Le puits comme espace de transmission. Image d'illustration .Source : mtnboss.com



Figure 9: Arbre à palabre contemporain. Source : l'auteur juillet 2025

1 Sana Guy, « L'arbre à palabres : outil de gouvernance démocratique », Lefaso.net, 15 novembre 2024.

2 Site "Arbre à Palabres", Jean-Godefroy Bidima (cité sur ArbreAPalabres.xyz), « La palabre est mise en scène, mise en ordre et mise en parole », Bidima, 2012.

5. Le sol, espace de mémoire et transmission

1. Le sol comme mémoire

Le sol de Ouagadougou fonctionne comme une archive sensible : les traces des pas, des enfants, des motos ou des charrettes portent la mémoire de la ville. Mon observation dans la Cité An III (*anciennement Bilibambili*) a révélé des sillons profonds, témoins des trajectoires anciennes, bien que les cases traditionnelles aient été rasées. Fournet et ses collègues montrent que l'urbanisation de Ouagadougou s'est fortement différenciée dans le temps, et que ces dynamiques anciennes continuent de structurer le sol actuel.¹

Après la saison des pluies, les rigoles creusées par les motos redessinent des motifs récurrents, matérialisant des circulations ancrées dans le quotidien. Entre certaines concessions, la terre est durablement compactée là où les habitants marchent, attendent ou discutent – comme si elle conservait encore la mémoire d'usages passés. Beaucoup d'anciens affirment que « *la terre ne ment pas* » : un adage qui rappelle que le sol enregistre des traces d'une vie sociale même lorsque les constructions disparaissent.

La transmission, quant à elle, reposait traditionnellement sur des formes orales, gestuelles et incarnées : contes sous la lune, apprentissages par imitation, récits partagés lors des travaux collectifs, tabous associés à certains lieux, savoir-faire liés au banco ou aux plantes médicinales. Cette transmission vivante s'appuyait sur la mémoire des anciens et les pratiques quotidiennes.

Dans les récits recueillis à Cité An III (*anciennement Bilibambili*), plusieurs habitants m'ont parlé de veillées nocturnes où les contes étaient racontés par des tantes ou des vieux de la concession, souvent sous la lumière des étoiles ou à la

¹ Florence Fournet, Aude Meunier-Nikiema, Gérard Salem, *Ouagadougou (1850-2004). Une urbanisation différenciée*, IRD Éditions, 2008, p.xx

lueur d'une lampe à pétrole¹. Ces moments alimentaient non seulement l'imaginaire, mais aussi la morale et le sens de l'identité communautaire.

À Tanghin, un ancien m'a expliqué comment il avait appris, enfant, à construire des murs en banco auprès de son père, non pas par un plan dessiné, mais en observant et en imitant les gestes². Il disait que « *mes mains ont appris autant que mes yeux* » : c'est un mode de transmission incarnée, un savoir-faire gestuel porté par le corps.

Dans une discussion improvisée sous un karité dans une cour de Zagtouli, une femme a raconté comment certaines herbes étaient considérées comme « le livre des anciens » : elles étaient enseignées aux jeunes filles par les gestes, les infusions et les récits associés à chaque plante. Ce type de transmission correspond à ce que Tim Ingold appelle une éducation de l'attention³ : comprendre le monde non pas seulement par la théorie, mais par l'écoute, l'observation et l'engagement avec le milieu.

Cette photographie met en évidence la manière dont le sol conserve les traces matérielles des pratiques quotidiennes.



Figure 10: Traces de circulations et inscriptions sociales du sol dans la Cité An III (ancien Bilibambili). Les sillons et zones compactées témoignent des usages quotidiens, des passages réguliers et des mémoires spatiales encore actives malgré la disparition des anciennes concessions. Source : photographie de l'auteur juillet 2025

1 Jean-Paul Ouédraogo, « *Zerbo : la tradition orale comme témoignage des valeurs ancestrales* », Recherches & Regards d'Afrique, 2019, p. 45-47.

2 Jack Goody, « Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture : la transmission du Bagre », Perspectives Anthropologiques, 1977, p. 63-65.

2. Dans les rues de la Cité An iii Ancien Bilibambili



Figure 11: matérialité du sol dans les rues de la Cité An III ancien Bilibambili. Source : photographie de l'auteur juillet 2025

II. **Colonialité et modernisation : ruptures et Effacements**

1. **Réorganisation spatiale et effacement symbolique**

L'arrivée de l'administration coloniale marque une rupture profonde dans l'organisation spatiale de Ouagadougou. Alors que l'espace vernaculaire reposait sur les usages, les continuités familiales et des formes d'appropriation fines, la logique coloniale impose une vision géométrique, zonée et hiérarchisée. Pierre-Erwann Meyer décrit comment l'administration française projette une ville organisée selon « des tracés, des alignements et des boulevards larges de 50 m [...] selon les principes hygiénistes »¹. Cette rationalisation s'inscrit dans une volonté explicite de séparation entre une *ville européenne*, ordonnée, aérée et “moderne”, et une *ville indigène*, tenue à distance.

La ségrégation est matérialisée par les corridors sanitaires, zones tampons plantées d'arbres destinées à protéger les Européens. Meyer note ainsi que « le centre sera la nouvelle ville européenne (...) Au-delà de ces corridors sanitaires et de leurs rangées d'arbres, pourront s'installer les populations africaines dites semi-évoluées »². Ces espaces de séparation, parfois encore visibles dans la morphologie urbaine actuelle, matérialisent une hiérarchisation racialisée de l'espace urbain.

Sur le terrain, dans le quartier de Gounghin, j'ai observé que la large avenue rectiligne qui coupe le quartier correspond précisément à ce type d'aménagement avec une zone à côté appelé Petit Paris. Plusieurs habitants m'ont expliqué que cette voie représentait « la limite qu'on ne devait pas franchir », une trace persistante de ce découpage colonial.

Pierre-Erwann Meyer, « De Bancoville à la ville moderne », in Fournet, Meunier-Nikiema & Salem (dir.), *Ouagadougou (1850-2004)*, Paris, IRD Éditions, 2008, p. 28. 1

2 Ibid., p. 28.

L'ordre colonial se manifeste également par des déguerpissements. L'exemple de Dapoya est particulièrement révélateur : « L'ancien hameau de Dapoya est déguerpi et reconstruit au nord-est sous le nom de Dapoya II »¹. Ce déplacement forcé traduit une volonté d'effacement et de reconfiguration des repères familiaux et culturels considérés comme incompatibles avec le projet urbain colonial. Un habitant rencontré à Cité An III m'a raconté que ses grands-parents avaient été déplacés de force lors de ce réaménagement, perdant ainsi leurs lieux symboliques et la continuité de leur histoire familiale.

L'effacement symbolique passe aussi par une transformation des toponymes. Certains noms vernaculaires disparaissent ou sont normalisés. Fournet et ses collègues mentionnent par exemple que l'ancien toponyme *Larhalle* a progressivement été remplacé par sa forme administrative *Larlé*². Cette translation nominale est significative : elle témoigne d'un processus global de requalification des repères spatiaux selon les attentes de l'administration.

Ainsi, la rupture coloniale ne relève pas seulement d'un projet de modernisation. Elle opère un double mouvement : réorganisation spatiale par l'imposition de formes géométriques, et effacement symbolique par la disparition des repères vernaculaires, des lieux de mémoire et des logiques d'usage. Cette transformation profonde constitue la matrice des mutations urbaines ultérieures.

1 Ibid., p. 26.

2 Fournet, Meunier-Nikiema & Salem, *Ouagadougou (1850-2004)*, Paris, IRD Éditions, 2008, p. 29.

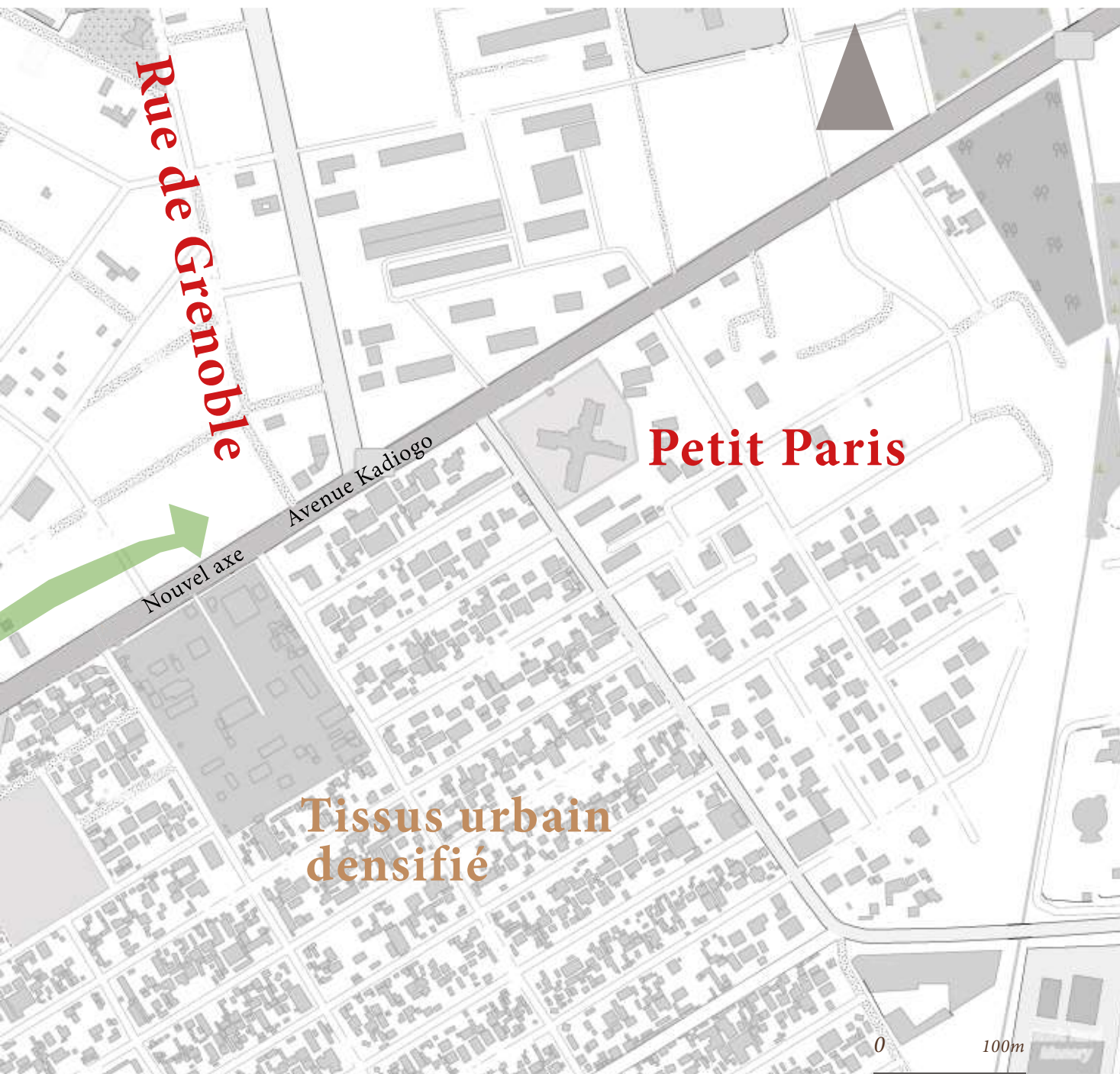
Persistance du découpage colonial dans la morphologie urbaine de Ouagadougou



Figure 12: extrait de carte de le long de l'avenue Kadiogo. La photo est celle du restaurant petit Paris dans le quartier petit Paris.

Cette carte met en évidence la persistance de la logique coloniale d'aménagement dans le tissu urbain actuel. L'avenue Kadiogo — héritière des boulevards rectilignes « larges de 50 m » décrits par Meyer — apparaît comme un axe structurant qui sépare toujours deux formes urbaines contrastées :

au sud, un quadrillage rationnel évoquant la ville « européenne » projetée par l'administration coloniale ;



au Nord, un tissu plus lâche, moins planifié, correspondant aux anciennes zones d'habitat « indigène ».

La présence continue de noms comme Rue de Grenoble ou Petit Paris témoigne également de l'effacement symbolique des toponymes vernaculaires au profit d'un imaginaire urbain importé. L'image introduite (hôtel Petit Paris) rappelle comment ces nomenclatures subsistent aujourd'hui dans les pratiques, nourrissant une mémoire spatiale hybride où le colonial cohabite avec le vécu contemporain.

2. Les ruptures postcoloniales : modernisation, révolutions et « opérations commandos »

- La Révolution de 1983 et l'effacement des 66 quartiers historiques

Après l'indépendance, les transformations urbaines se poursuivent, mais la rupture la plus radicale intervient sous la Révolution sankariste. En 1983, les autorités abolissent les 66 quartiers traditionnels de Ouagadougou, remplacés par 30 secteurs administratifs. Cette décision vise officiellement à moderniser la gestion urbaine et à rompre avec « l'ordre ancien », mais elle entraîne un effacement brutal de repères lignagers, historiques et symboliques profondément enracinés¹.

Dans le quartier de Cité An III (ancien Bilibambili), plusieurs habitants m'ont raconté que ce changement avait brouillé leurs appartenances : certains ne savaient plus à quel ancien lignage se rattacher, ni comment nommer leur propre espace. Un ancien m'a expliqué qu'à cette période, il était interdit d'utiliser le nom du quartier démantelé — « *Si tu disais l'ancien nom, on pouvait t'accuser d'être contre la révolution* », m'a-t-il confié, évoquant la peur de sanctions administratives ou politiques.

Cet effacement toponymique a contribué à désarticuler la mémoire du territoire : les anciens repères spatiaux et les noms vernaculaires transmis depuis des générations disparaissent des cartes, des documents officiels et des usages quotidiens, rompant la continuité entre mémoire et espace²

- . Les opérations de déguerpissement

Les décennies post-révolutionnaires sont marquées par de nouvelles ruptures,

1 Pierre-Erwann Meyer, « De la ville traditionnelle aux secteurs administratifs », in Fournet, Meunier-Nikiema & Salem, *Ouagadougou (1850–2004)*, IRD Éditions, 2008, p. 62-64.

2 Jean-Pierre Jacob, *Pouvoirs locaux et mémoire urbaine à Ouagadougou*, Paris, Karthala, 1998, p. 112-115.

cette fois liées à la modernisation urbaine et aux grands projets d'aménagement. Dans les années 1990 et 2000, les municipalités successives multiplient les "opérations commandos", destinées à libérer les espaces jugés « anarchiques », « insalubres » ou « irréguliers »¹.

Le projet emblématique de la ZACA (Zone d'Activités Commerciales et Administratives) en constitue un cas majeur : plusieurs centaines d'habitants sont expulsés des quartiers du centre historique, malgré leur présence multigénérationnelle. Les relocalisations se font souvent en périphérie — Bassinko, Nioko, Rimkiéta — des zones mal équipées, où les infrastructures de base manquent encore aujourd'hui².

Lors de mon passage sur l'ancien site de Koulouba, j'ai observé les traces d'un déguerpissement récent : murs éventrés, alignements de fondations laissées à nu, arbres isolés survivant au milieu de terrains nivelés. Une femme relogée à Nioko m'a confié : « On nous a déplacés, mais on a laissé ici nos morts, nos arbres, nos histoires. Là-bas, je ne retrouve rien. » Ce témoignage révèle la violence symbolique de ces ruptures, qui affectent non seulement l'habitat, mais aussi les liens sociaux, les repères affectifs et les continuités familiales.

Ainsi, les dynamiques postcoloniales prolongent, sous d'autres formes, les logiques de la période coloniale : restructuration autoritaire, effacement symbolique, éloignement des populations les plus précaires et reconfiguration profonde de la mémoire urbaine.

1 Étienne Vicent Kibora, « Les déguerpissements à Ouagadougou : logiques d'État et expériences citadines », *Cahiers d'études africaines*, 2007, p. 89-94.

2 Philippe Madiéga, « La ZACA : modernisation urbaine et déplacements forcés », in *Politique africaine*, 2010, p. 45-52.

3. Ruptures dans les modes d'habiter : matériaux, formes, rythmes

Les mutations urbaines récentes entraînent des ruptures profondes dans les manières d'habiter. Le bâti traditionnel, marqué par l'usage du banco, les seuils ouverts, les ombrages naturels et les cours centrales, laisse progressivement place aux formes d'un urbanisme modernisé : murs en ciment, clôtures opaques, parcelles resserrées, disparition des arbres et réduction des espaces collectifs.

Dans le quartier de Cité An III(ancien Bilibambili), j'ai observé que plusieurs anciennes concessions avaient été remplacées par des maisons en parpaing entourées de murs de plus de deux mètres, effaçant la porosité qui caractérisait autrefois les relations de voisinage. Un homme rencontré dans la même zone m'a expliqué que « le banco gardait la fraîcheur et laissait respirer la maison, mais aujourd'hui tout le monde veut du ciment parce que ça fait moderne »¹. Ce choix n'est pas neutre : il traduit une transformation des représentations de l'habitat, de la valeur et du statut.²

Le remplacement du banco par des matériaux industrialisés entraîne la perte de savoir-faire transmis par imitation — les gestes de malaxage, de lissage, de réparation — mais aussi l'effacement des qualités thermiques et acoustiques de ce matériau vivant. Par ailleurs, les cours, autrefois cœur social de la concession, se réduisent pour laisser place à des constructions plus compactes et à des enclos fermés. Là où les ombres de karités et de neems structuraient les rythmes quotidiens, les espaces extérieurs se rétractent, modifiant profondément les sociabilités.

1 entretien

2 Étienne Vicent Kibora, « Les transformations contemporaines de l'habitat à Ouagadougou », *Cahiers du Centre d'Études Africaines*, 2004, p. 51-57.

Mutation constructives et disparition du Banco



Figure 13: Ancienne photo de Bilibambili. Source : photographie d'un ancien interrogé



*Figure 14: Chantier de la Cité An III (phase coffrage).
Source : photographie d'un ancien interrogé*



*Figure 15: Chantier de la Cité An III (phase clôture).
Source : photographie d'un ancien interrogé*

Ces photographies de chantiers des années 1970–1980 illustrent la transition vers un urbanisme modernisé : béton armé, parpaings, coffrages industriels. Ces nouvelles techniques rompent avec les savoir-faire vernaculaires fondés sur le banco, les cours ombragées et la porosité des espaces. Les formes bâties se standardisent, les enclos se ferment, les distances et les rythmes de vie se transforment. L'habitat devient moins collectif, plus segmenté, et les gestes transmis par imitation disparaissent peu à peu.

III. **Continuités vernaculaires : traces, gestes et** **continuités sensibles**

1. **La mémoire du sol malgré les réorganisations**

Malgré les opérations d'alignement, les tracés géométriques et les découpages successifs, la mémoire du sol ne disparaît jamais totalement. Sous l'asphalte, les usages anciens demeurent lisibles à travers les pratiques quotidiennes : sentiers empruntés plutôt que rues officielles, raccourcis diagonaux, circulations qui traversent les îlots au lieu de suivre les axes planifiés. Comme l'a montré Michel de Certeau, « les pratiques piétonnières inventent de l'espace à partir du tracé imposé »¹

Dans plusieurs quartiers périphériques — Nonssin, Saaba, Bendogo —, mais aussi plus près de mon terrain à la Cité An III, cette persistance vernaculaire est manifeste. J'y ai observé un ancien chemin, aujourd'hui fortement fréquenté par les motos, qui reprend exactement le tracé d'un ancien passage entre concessions. Un habitant m'a expliqué que « ce chemin existait déjà du temps des anciens, il servait à rejoindre la fontaine devant la permanence des officiers ». Ces continuités témoignent de ce que Fournet et Salem décrivent comme « la prégnance des logiques d'usage sur les aménagements planifiés »².

Les seuils, malgré la généralisation des clôtures cimentées, conservent parfois une fonction relationnelle : une chaise laissée à l'ombre, un tabouret, un auvent improvisé. À la Cité An III, devant plusieurs concessions, j'ai remarqué de petits espaces liminaires encore utilisés comme lieux de parole, prolongeant la fonction sociale des seuils traditionnels.

1 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*. Tome 1 : Arts de faire, Paris, Gallimard, 1980, p. 141-168.

2 Florence Fournet, Annie Meunier-Nikiema et Gérard Salem (dir.), *Ouagadougou (1850-2004)*. Une urbanisation différenciée, Paris, IRD Éditions, 2008.

2. Résistances quotidiennes : réappropriations, détournements et inventions

Face aux modernisations successives, les habitants réinventent la ville au quotidien. Il s'agit de résistances discrètes, non spectaculaires : bricolages, réaménagements, détournements d'espaces. Ces pratiques ne relèvent pas seulement de « l'informalité », mais d'une continuité profonde avec les modes vernaculaires d'habiter. L'Atlas de Ouagadougou parle à ce sujet du « dynamisme d'une ville qui s'invente à partir de ses marges »¹.

Le programme Faso Möbô² participe aujourd'hui à la reconfiguration des espaces urbains : élargissement des voies, dégagement des abords, création d'espaces verts, destruction des habitats dits "non conformes". S'il répond à des enjeux d'assainissement, il reproduit souvent les logiques d'effacement héritées de la période coloniale. Les démolitions récentes le long de l'avenue du Président Thomas Sankara ont fait disparaître des kiosques, ateliers, photocopieuses pour étudiants, "restaurants moins chers" et marchés spontanés. Ces lieux, pourtant modestes, jouaient un rôle essentiel dans la sociabilité urbaine. Comme le rappelle Tim Ingold, « le monde n'est pas un ensemble de lieux, mais un tissu de relations »³.

Dans les interstices du projet « Faso Möbô », apparaissent cependant kiosques éphémères, étals mobiles, abris légers : des micro-architectures qui naissent le matin et disparaissent le soir.

1 Atlas de Ouagadougou, Ministère de l'Économie / INSD, 2012.

2 Faso Mèbo signifie en mooré « le Burkina se construit ». Ce programme présidentiel a été lancé en octobre 2024 sous l'impulsion du capitaine Ibrahim Traoré. Source : Rédaction *Le Temps*, « Faso Mèbo : une initiative pour transformer le paysage urbain du Burkina Faso et stimuler le développement », *Le Temps*, 31 mai 2025, consulté le 29 octobre 2025.

3 Tim Ingold, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, Routledge, 2011.

À la Cité An III, j'ai observé plusieurs fois qu'après le passage des équipes de L'urbanisme, les habitants réinstallaient, quelques heures plus tard, des dispositifs improvisés : bâche tendue entre deux arbres, planche transformée en étal, pneu devenu tabouret. L'économie du geste supplante celle du projet. Ce que Simone décrit comme « *people as infrastructure* »¹ se lit ici dans la capacité à produire des espaces fonctionnels à partir de presque rien.

Cette inventivité rejoint la « *poétique de la matière* » évoquée par Bachelard : une manière d'habiter qui naît de la manipulation directe des matériaux, de leur improvisation et de leur détournement. Marchés spontanés, ateliers informels, cours reconfigurées : autant de formes qui n'apparaissent sur aucune carte, mais qui structurent réellement le quotidien de la ville.



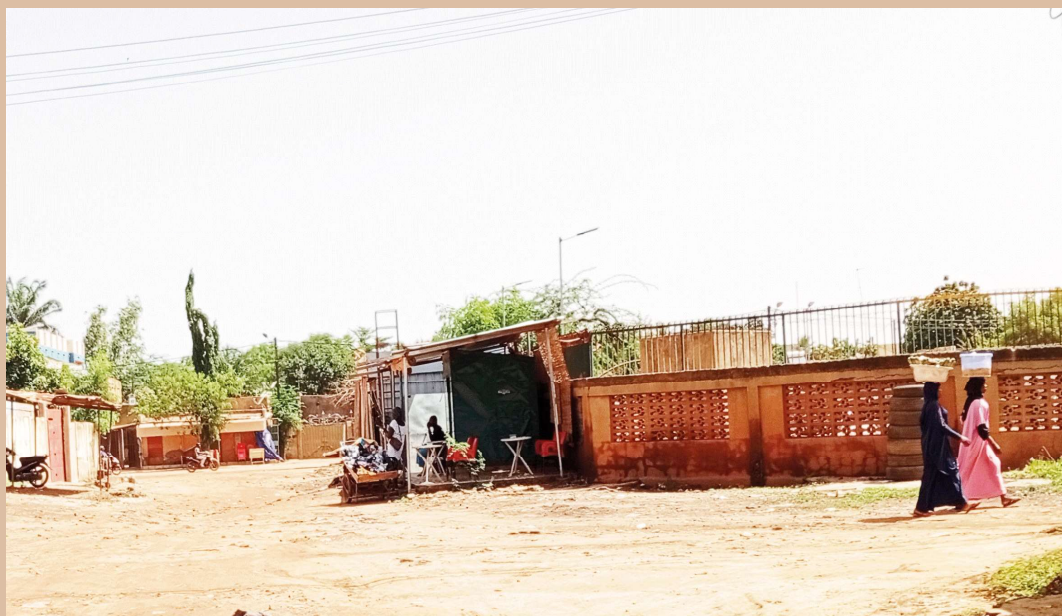
Figure 16: Installation temporaire et marchands ambulants Source : photographie de l'auteur, juillet 2025

1 AbdouMaliq Simone, *People as Infrastructure: Intersecting Fragments in Johannesburg*, Public Culture, 2004.

Kiosque de vente de café :

Hypothèse : Le kiosque de vente de café s'est implanté en retrait de la façade principale, probablement en raison d'une interdiction ou d'une absence d'autorisation d'y exercer. Ce choix d'emplacement traduit une adaptation aux contraintes réglementaires et une recherche de visibilité tout en restant toléré dans l'espace public.

Figure 17: dans l'ombre de la planification urbaines: photographie de l'auteur, juillet 2025



Une petite terrasse avec des pneus:

Bien qu'il ne soit pas initialement destiné au lavage des engins, cet espace linéaire, situé le long du mur du ciné nerwaya, a été progressivement réapproprié par un laveur de motos et de voitures. Cette occupation informelle illustre la capacité des habitants à s'approprier des interstices urbains, transformant un simple couloir de passage en lieu d'activité économique et sociale. La présence d'herbe humide sur les abords témoigne d'un usage fréquent et d'une humidité persistante du sol, conséquence directe de cette nouvelle fonction.

3. *Persistances matérielles et architecturales : ombre, banco, cour*

Malgré la disparition matérielle de Bilibambili en 1985, certaines formes de l'habiter vernaculaire persistent dans les quartiers où les anciens habitants ont été relogés, Nonsin ou Tampouy. Plus que des survivances architecturales, il s'agit de continuités d'usage : la cour ouverte, l'arbre d'ombre, les seuils poreux ou encore le recours au banco pour les annexes témoignent de la force de modèles d'habiter fondés sur les pratiques quotidiennes plutôt que sur la stricte matérialité.

Lors de mes observations à Cité An III, ces continuités apparaissaient clairement. Sous un large manguier à l'entrée d'une concession, une personne âgée était assise sur une chaise tandis qu'une autre était allongée sur un banc en bois. L'arbre structure ici la limite de la cour, crée une zone d'ombre partagée et devient un lieu d'échanges informels, rappelant le rôle social ancien des arbres de palabre.

À proximité, bien que les habitations principales de la cité soient aujourd'hui construites en ciment, le banco subsiste dans les annexes : cuisines extérieures, poulaillers, petits enclos ou espaces de stockage. Ces constructions en banco sont fréquentes, car ce matériau reste accessible, familièrement maîtrisé et particulièrement efficace pour conserver la fraîcheur. Elles apparaissent plus souvent dans les concessions aux ressources limitées, pour qui le banco constitue une solution économique et climatique adaptée ; toutefois, son maintien relève aussi d'une continuité culturelle et d'un savoir-faire transmis.

La porosité des espaces domestiques apparaît aussi dans la manière dont les habitants ouvrent la maison sur la rue. Une porte laissée ouverte crée une continuité entre la cour et l'espace public, prolongeant l'ancien rapport poreux entre intérieur et extérieur. De même, une petite boutique improvisée débordait sur

la rue. Le retrait récent d'un auvent traditionnel posé contre la terrasse — probablement suite à une injonction municipale — montre la négociation permanente entre régulation urbaine et pratiques d'appropriation locale.

Ces observations révèlent que la modernisation n'a pas effacé les logiques vernaculaires : elle cohabite avec elles. Dans les lotissements planifiés, les habitants réinterprètent continuellement l'espace, hybridant matériaux et usages pour maintenir un mode d'habiter profondément ancré dans les sociabilités du quotidien. Comme le souligne J.-F. Havard, « le lotissement ne remplace pas la concession : il l'oblige à se réinventer »¹.

L'arbre comme structure sociale : persistance d'un modèle d'habiter

Cette cour, restée intacte lors des démolitions, conserve un caractère de stabilité et de mémoire au sein du quartier. Le manguier, dont le tronc imposant traduit l'ancienneté, constitue un repère à la fois spatial et symbolique. Sous son ombre, un habitant âgé s'installe quotidiennement, inscrivant son geste dans une continuité entre l'arbre, la maison et la vie quotidienne.



Figure 20: Cour épargnée par les démolitions. Devant, un vieux manguier, témoin du temps, offre son ombre à un habitant assis devant sa porte. Photographie de l'auteur

1 Havard, Jean-François. *Habiter Ouagadougou*. Paris : Karthala, 2012

4. Adaptations et hybridations : pratiques anciennes dans un contexte nouveau

L'effacement brutal de Bilibambili a conduit les habitants à recomposer leurs repères dans le nouveau quartier Renommer Cité An III. Mais ces recompositions ne sont pas des ruptures absolues : elles prennent la forme d'hybridations, où les pratiques anciennes s'adaptent aux cadres modernes.

Ainsi, même dans les parcelles loties de la Cité An III, j'ai observé des cours reconstituées, des bancs improvisés, des kiosques en tôle, prolongeant les logiques d'usage du quartier disparu. Ces micro-architectures rappellent ce que les études sur Ouagadougou décrivent comme la capacité des habitants à « réinventer l'espace à partir de ses marges »¹.

Les mobilités offrent un autre exemple d'hybridation : les anciens chemins piétonniers de Bilibambili — décrits dans les récits comme « les passages de toujours » — se retrouvent aujourd'hui dans les raccourcis empruntés par les motos ou les piétons à Cité An III. Les trajectoires quotidiennes reproduisent les continuités anciennes, même lorsque le tracé officiel s'y oppose.

Enfin, l'économie du quotidien renforce cette continuité : étals mobiles, kiosques éphémères, ateliers improvisés sous un hangard. Ces pratiques témoignent de ce que Bachelard appelle une « poétique de la matière »², où l'architecture se construit par gestes successifs, plutôt que par projets formels.

1 Fournet, Meunier-Nikiema & Salem, *Ouagadougou (1850–2004)*, p. 220-226.

2 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957 [3^e éd. 1961].

5. Mémoire en mouvement : récits, gestes et transmissions

La destruction de Bilibambili n'a pas effacé sa mémoire : elle l'a déplacée, transformée et redistribuée. Les habitants relogés continuent de pratiquer une forme d'habiter fondée sur l'entraide, la cour, la parole partagée — autant de gestes hérités du quartier disparu.

Les récits recueillis témoignent de cette continuité : « On ne peut pas casser un quartier dans le cœur des gens »¹, m'a confié un ancien relogé à Nonsin. Ce type de parole rejoint l'idée que la mémoire urbaine n'est pas un stock figé, mais une dynamique relationnelle. Selon Paul Ricœur, la mémoire demeure vivante tant qu'elle se transmet par des pratiques, des gestes, des récits².

Les plus jeunes, nés après la destruction, connaissent pourtant Bilibambili « par les histoires », les chansons, les blagues, les photos partagées sur Archives Burkina. Il s'agit là d'une mémoire connectée, où les réseaux sociaux deviennent des lieux de transmission intergénérationnelle.

Cette mémoire en mouvement se matérialise également dans les espaces :

- planting d'un arbre d'ombre en souvenir,
- création d'un muret servant de banc,
- reconstitution d'une cour ouverte.

Chacun de ces gestes est un fragment de carte sensible, un morceau de Bilibambili réinscrit dans un nouveau sol.

1 Entretien (voir annexes : entretiens)

2 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 79-92 et p. 538.

1. *Espaces polyvalent : Parking, salon public, aire de repos*



Figure 21: espaces d'ombre à devant des cours résidentielles. Source : photographie de l'auteur juillet 2025

***C. Cartographie
sensible : traduire la
mémoire dans l'espace***

I. **P**ourquoi une cartographie sensible ?

1. **Justificatif**

La cartographie traditionnelle, héritée des logiques coloniales et technocratiques, représente l'espace selon des critères de mesure, de tracé, de zonage et de hiérarchisation fonctionnelle.

Elle privilégie les infrastructures, les alignements, les réseaux ou les parcelles, laissant dans l'ombre les usages ordinaires, les trajectoires vécues, les temporalités fines et les pratiques quotidiennes.

Or, comme l'a montré James Corner, « cartographier, c'est spéculer, interpréter, inventer »¹ : la carte n'est jamais un simple enregistrement neutre, mais un acte de lecture du monde.

Les cartes officielles ne peuvent donc pas rendre compte de la ville vécue, de ses ambiances, de ses mémoires, de ses continuités et de ses ruptures

Dans mon enquête à la Cité An III (ancien Bilibambili), les limites du plan technique sont immédiatement apparues.

Aucune carte classique ne permettait de représenter :

- l'intensité de la rue « des rails jusqu'à la Poste », décrite comme « très animée » et « très commerciale » par les anciens habitants ;
- les circulations fines entre discothèques, cafés chauds, ateliers, lieux de sociabilité ;
- l'atmosphère cosmopolite d'un quartier « plein de différentes nationalités »,

1 James Corner, « The Agency of Mapping: Speculation, Critique and Invention », in *Mappings*, Denis Cosgrove (dir.), London, Reaktion Books, 1999, p. 213-252

où cohabitaient Mossi, Peulhs, Bissa, Samo et étrangers ;

- les affects qui reviennent dans les commentaires : « c'était le bon vieux temps », « la rue était plus propre qu'aujourd'hui », « je suis né là-bas » ;
- la rupture brutale du déguerpissement de 1985 : « Caterpillars, décombres, larmes ».

Pour rendre visibles ces dimensions invisibles, j'ai choisi une approche de cartographie sensible, s'appuyant sur les récits, les gestes, les sons, les ambiances et les traces matérielles.

Cette méthode s'inscrit dans une conceptualisation de l'espace comme construction sociale et vécue. Comme le rappelle Guy Di Méo, « l'espace n'existe que par les pratiques qui le façonnent »¹, et ne peut être dissocié des expériences sensibles qui lui donnent forme.

Afin de rendre la carte accessible aux habitants eux-mêmes, j'ai élaboré une légende iconographique : des pictogrammes inspirés d'objets, de gestes, d'arbres ou de silhouettes familières.

Cette légende permet une lecture intuitive, y compris pour ceux qui ne lisent pas le français ou qui ont peu fréquenté l'école.

En ce sens, la cartographie sensible n'est pas seulement un outil de représentation : c'est un langage partagé, un support de mémoire, un acte de reconnaissance.

1 Guy Di Méo, *Géographie sociale*, Paris, Armand Colin, 2014

II. *Les typologie de cartes*

Dans le cadre de cette recherche, j'ai réalisé des cartes sensibles et des collages de cartes sensibles, chacune éclairant une dimension particulière de l'espace vécu et des mémoires associées à l'ancien quartier de Bilibambili et à la Cité An III. Ces cartes ne se limitent pas à représenter des formes : elles donnent à voir des récits, des émotions, des rythmes, des traces matérielles et des continuités d'usage que les plans officiels ne montrent pas à travers une représentation qui amène le lecteur non lettré à établir des liens entre ce qu'il voit et ce qu'il, sait, à activer aussi des souvenirs chez ce dernier.

1. Carte des lieux de mémoire

Matériaux

Issaka Zoundi :

« Course Yaar était un lieu où on jouait au waaré, on regardait les courses de chevaux. Ensuite c'est devenu un marché de bétail. »

M. Tiendrébéogo :

« C'est une valeur mémorielle. Quand je regarde ces lieux, ça me rappelle mon papa. »

« Le soir, il y avait de l'ambiance vers le fleuve, près du pont. »

Ces récits identifient les lieux clés et leurs usages successifs.

Commentaires Facebook (mémoire collective)

« Je suis né à Bilibambili, précisément à la maternité Pogbi. »

Traduction

- j'extrais "Course Yaar", "maternité Pogbi", "fleuve",
- je place ces lieux : Il ne s'agit pas de placer les lieux de façon topographique-ment exacte, mais de les relier par intensité de souvenir.
- les icônes indiquent la nature des activités
- j'intègre une image actuelle : la maternité de pogbi actuellement

Résultat : une carte sensible, lisible même par un lecteur non lettré. sans légende

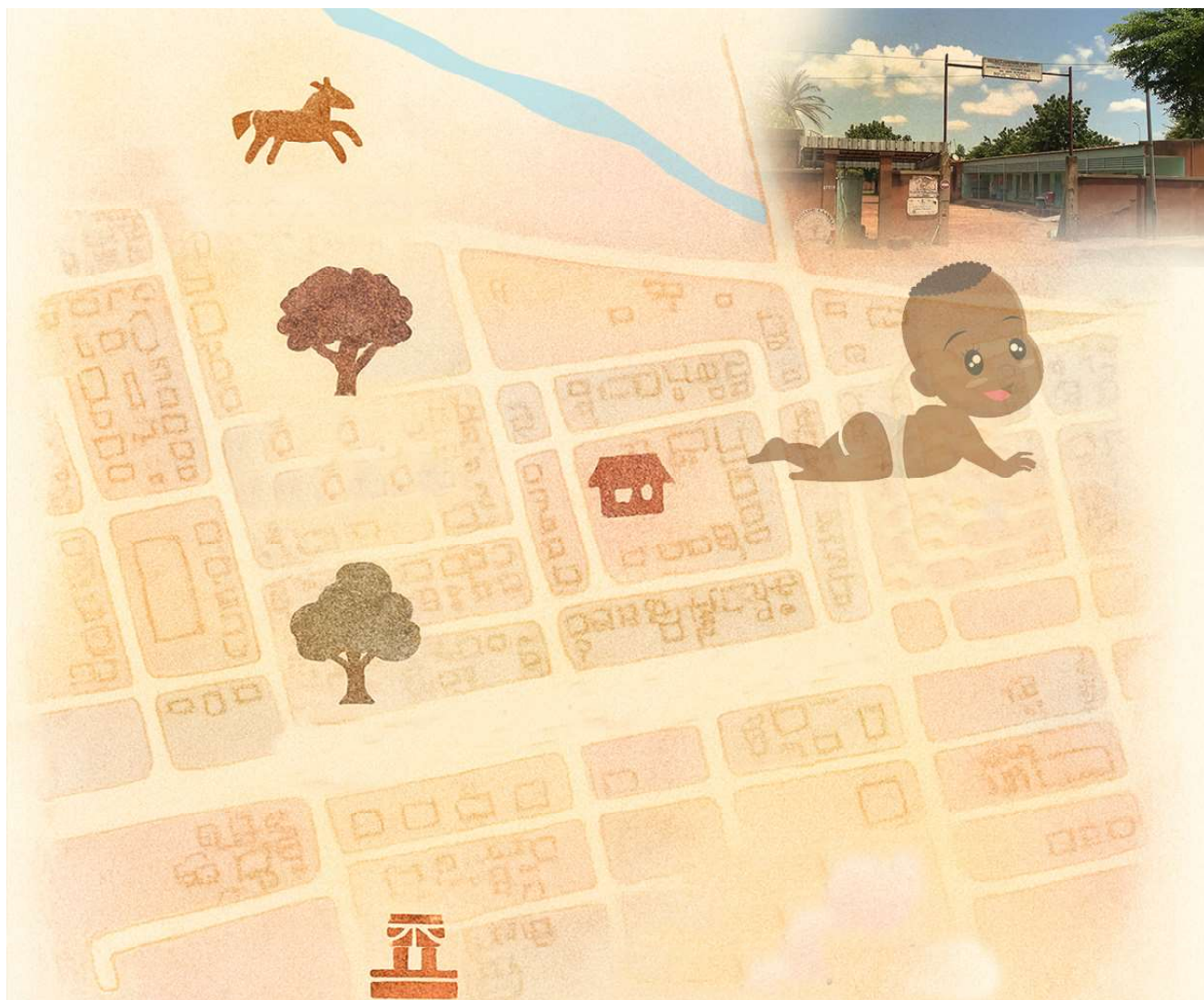


Figure 22: Carte des lieux de mémoire

2. Carte des intensités commerçantes de l'ancienne "rue des rails – Poste"

1. Matériaux

À partir de plusieurs témoignages — notamment ceux rappelant que « la rue quittant les rails au croisement de la poste était très commerciale et très animée » — j'ai produit une carte des intensités marchandes. Elle représente les zones chaudes du commerce populaire : cafés "chaud", ateliers de couture, discothèques, kiosques et marchés improvisés.

Cette carte restitue l'ambiance dense et vibrante d'une rue aujourd'hui disparue en tant que telle, mais encore très présente dans les mémoires.

2. Traduction

- j'extrais "commerce", "animation", "foule", "sons", "soirées"
- je collecte les points précis cités : discothèques, café chaud, ateliers, vendeuses
- je crée un gradient rouge/orange selon le niveau d'activité
- les icônes indiquent la nature des activités
- j'intègre une image connue pour ancrer la carte dans son contexte

3. Résultat : une carte sensible, lisible même par un lecteur non lettré, sans légende

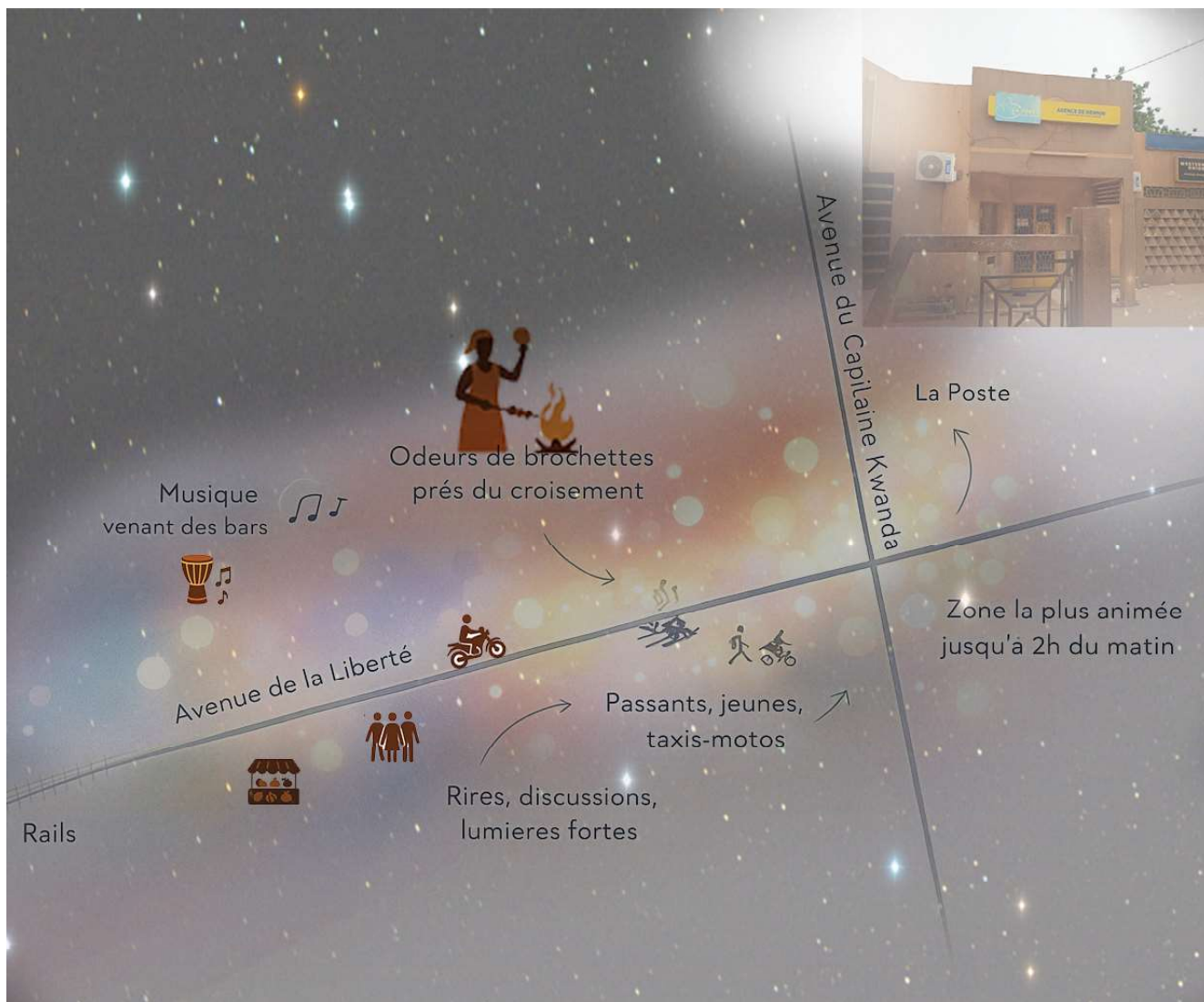


Figure 23: Carte des intensités commerciales de l'ancienne "rue des rails – Poste"

Bilibambili à la Cité AN iii :

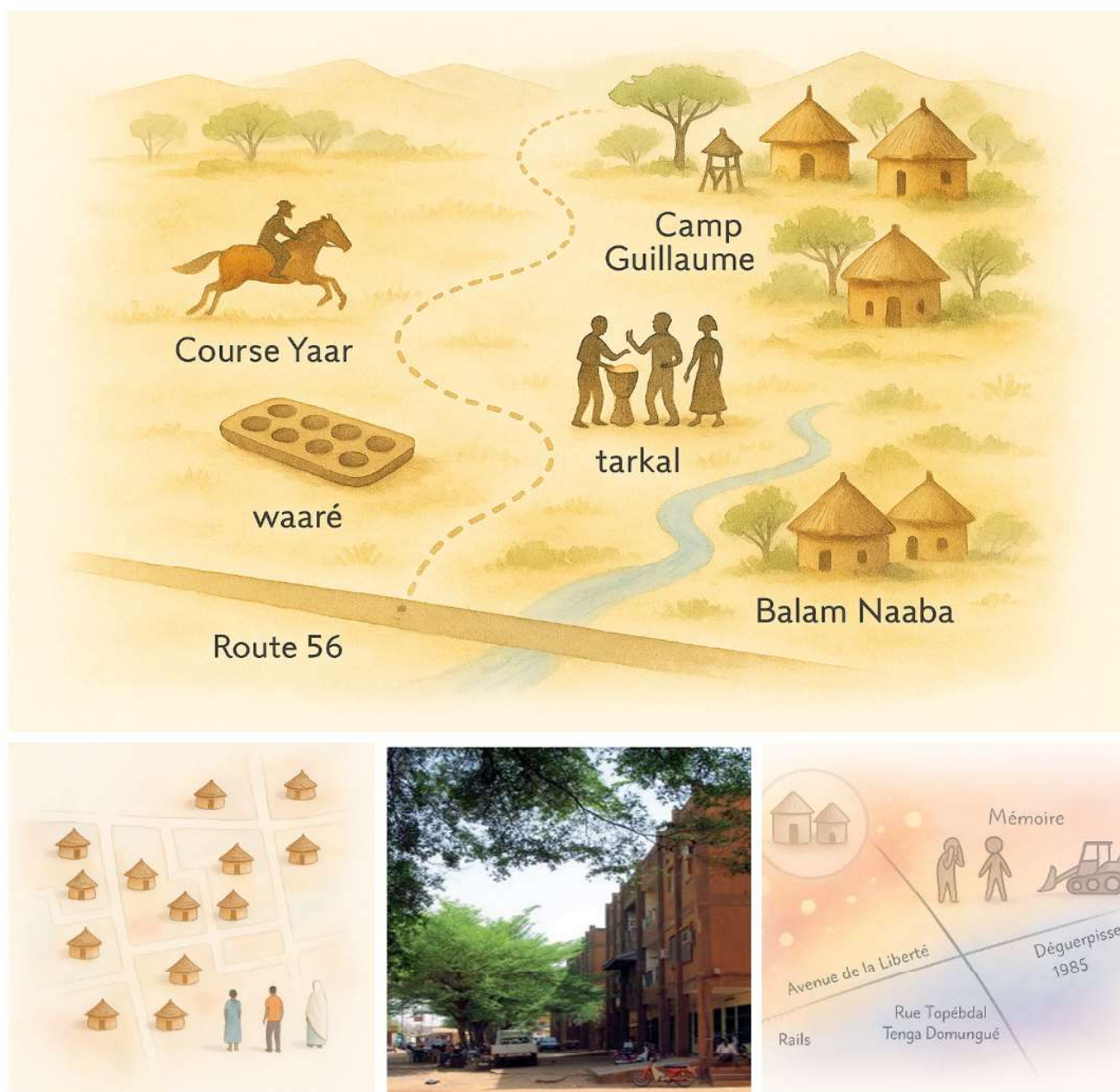


Figure 24: Carte retraçant le passage de Bilibambili à la Cité An III. Avec en image réelle les immeubles de la Cité An III. Source Auteur.

Trace effacée, mémoire tenace



Figure 25: Co;position illustrant le jour du deguerpissement. les directions prises par les populations et la persistance de la route 56 devenue avenue de la liberté aujourd'hui. Une photo réel du quartier est inséré pour encrer situer les événements. Source Auteur.

Lieux de douleurs



Figure 26: Carte illustrant les lieux douloureux avec en image réelle une mosquée détruite. Source Auteur.

Les Nostalgies

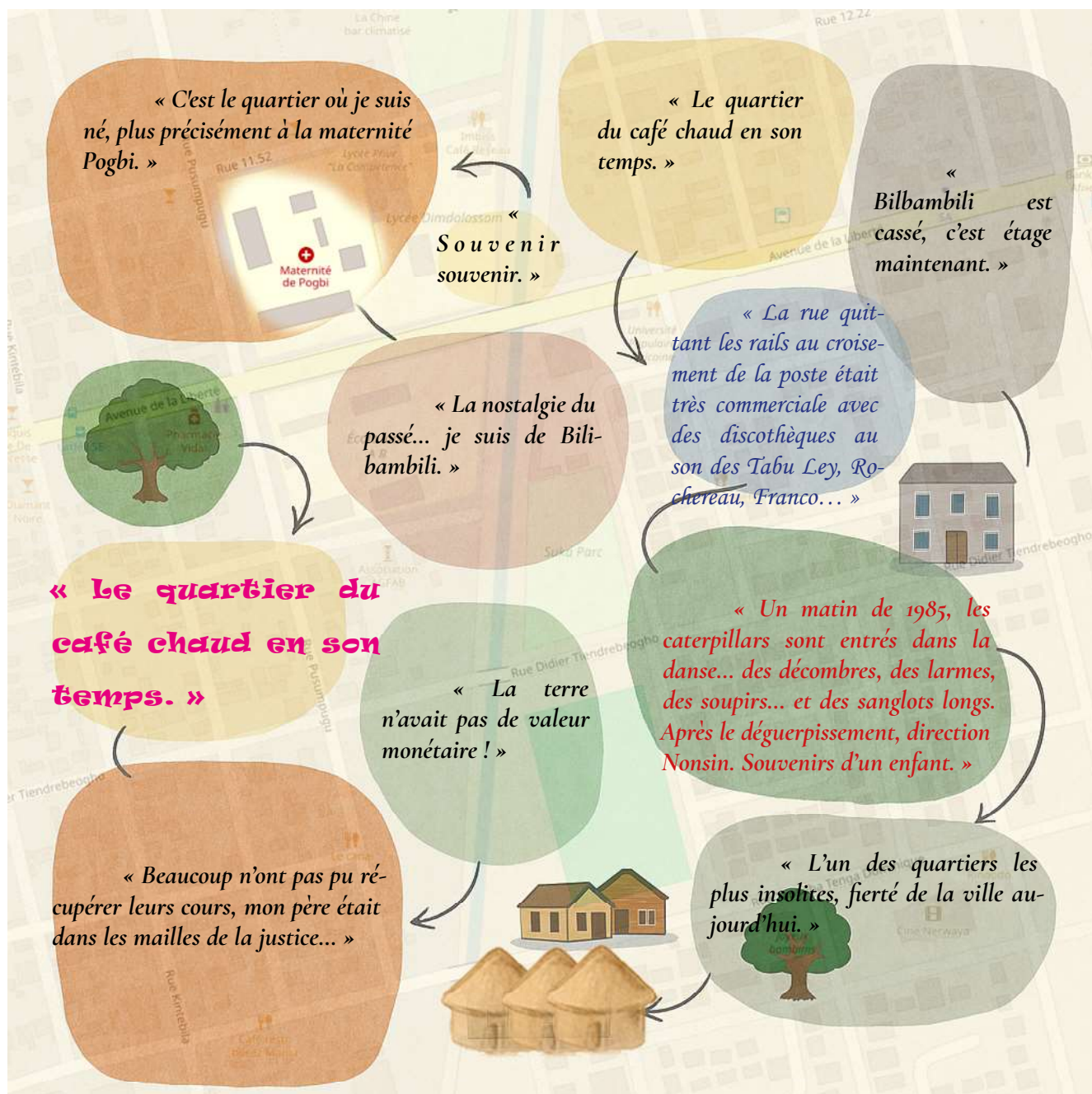


Figure 27: Cette carte reprend des propos d'anciens habitants de Bilibambili superposé sur une carte IGN de du cartier actuel en localisant la maternité de Pogbi à son emplacement actuel. Source Auteur.

III. **e**onclusion

L'exploration de Ouagadougou à travers les notions de sol, de mémoire et de pratiques ordinaires révèle que la ville ne se laisse jamais entièrement saisir par les seuls plans, découpages ou projets modernisateurs qui ont jalonné son histoire. Les opérations coloniales, les politiques de lotissement, les déguerpissements – dont celui de Bilibambili constitue l'un des épisodes les plus marquants – ont certes profondément transformé la forme urbaine. Mais ces réorganisations n'ont pas effacé les continuités sensibles qui structurent encore aujourd'hui les manières d'habiter la capitale.

Le sol apparaît d'abord comme un véritable palimpseste. Sous l'asphalte, dans les interstices, dans les circulations piétonnes ou motorisées, persistent les logiques anciennes : raccourcis, passages transversaux, seuils réappropriés, lieux d'ombre qui organisent la vie sociale. Ces traces matérielles, souvent discrètes, prolongent des gestes, des habitudes et des trajectoires héritées. Elles constituent ce que de Certeau nomme « l'invention du quotidien » : une manière pour les habitants de composer avec les cadres imposés, d'interpréter la ville plutôt que de la subir.

Les récits, entretiens et témoignages recueillis – qu'ils proviennent d'anciens habitants, de passants ou d'archives numériques – montrent à quel point la ville est traversée par des mémoires plurielles, parfois blessées, parfois nostalgiques, souvent profondes. La démolition de Bilibambili a laissé des cicatrices : ruptures familiales, pertes de repères, effacement de lieux symboliques. Mais elle a aussi donné naissance à des formes nouvelles, réinventées dans les quartiers de relogement. La cité AN III illustre ainsi un double mouvement : d'une part, l'imposition d'un modèle modernisé ; d'autre part, la persistance des logiques vernaculaires – cours partagées, annexes en banco, seuils poreux, arbres d'ombre

structurant la socialité.

L'expérience de terrain révèle enfin que l'urbanisation contemporaine, loin d'homogénéiser les pratiques, génère de nouveaux espaces de négociation. Entre régulations municipales, contraintes foncières et initiatives locales, les habitants produisent en permanence des formes situées : kiosques temporaires, ateliers improvisés, reconstitution d'espaces de rencontre, réactivation silencieuse d'usages oubliés. Ces micro-pratiques rappellent que la ville ne se définit pas seulement par ses plans mais par les relations qu'elle rend possibles.

Ainsi, comprendre Ouagadougou suppose d'articuler ses différentes temporalités – précoloniale, coloniale, révolutionnaire et contemporaine – tout en accordant une attention centrale aux savoirs situés, aux gestes quotidiens et aux mémoires portées par les habitants. Loin d'être un simple cadre, la ville apparaît comme un milieu vivant, habité par des continuités sensibles et par des capacités d'adaptation remarquables.

Ce mémoire montre finalement que reconnaître ces persistances n'est pas un exercice nostalgique : c'est une condition essentielle pour construire des projets urbains qui respectent les milieux vécus, intègrent les sociétés locales et dialoguent avec les formes héritées. La ville de demain ne pourra être pertinente que si elle se construit avec la mémoire du sol et avec ceux qui l'habitent.

Bibliographie

1. *Ouvrages théoriques & philosophiques*

Augé, M. (1992). Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité. Paris : Seuil.

Bachelard, G. (1957). La poétique de l'espace. Paris : Presses Universitaires de France.

Certeau, M. de. (1980). L'invention du quotidien. Tome 1 : Arts de faire. Paris : Gallimard.

Ricœur, P. (2000). La mémoire, l'histoire, l'oubli. Paris : Seuil.

2. *Anthropologie, ethnographie, oralité & transmission*

Gilligan, C. (1993). Une voix différente : Pour une éthique du care. Paris : Flammarion.

Hampâté Bâ, A. (1991). Amkoullel, l'enfant peul. Arles : Actes Sud.

Ki-Zerbo, J. (1992). Histoire de l'Afrique noire : D'hier à demain. Paris : Hatier.

Niane, D. T. (1960). Soundjata ou l'épopée mandingue. Paris : Présence Africaine.

Pink, S. (2013). Doing visual ethnography. Sage.

Sanou, M. (2018). La culture moaga : Rites, espace et oralité. Ouagadougou : Éditions Le Pays.

3. *Cartographie critique, géographie sensible & représentations*

Corner, J. (1999). The agency of mapping: Speculation, critique and invention. In D. Cosgrove (Ed.), Mappings (pp. 214–252). Reaktion Books.

Debarbieux, B. (2015). La carte, le territoire et le monde. Paris : Belin.

Harley, J. B. (2001). The new nature of maps: Essays in the history of cartography. Johns Hopkins University Press.

Tiberghien, G. (2007). *Finis Terrae : Imaginaires et cartographies*. Paris : Seuil.

4. *Urbanisme, territoires, histoire de Ouagadougou & société burkinabè*

Bonnet, D., et al. (2014). *Ouagadougou : Espaces, société et pouvoir*. Paris : Karthala.

Hagberg, S. (2001). *Pouvoir et territoire au Burkina Faso : Les autorités coutumières mossi*. Uppsala University Press.

Fournet, F., Meunier-Nikiema, A., & Salem, G. (2008). *Ouagadougou (1850-2004) : Une urbanisation différenciée*. Marseille : IRD Éditions, Institut de recherche pour le développement. Collection « Petit atlas urbain ». Préface de C. Coquery-Vidrovitch.

5. *Approches sensibles, perception, écologie & relation au sol*

Ingold, T. (2011). *Being alive: Essays on movement, knowledge and description*. Routledge.

Laugier, S., & Paperman, P. (2006). *Le souci des autres : Éthique et politique du care*. Éditions de l'EHESS.

Tronto, J. (2009). *Un monde vulnérable : Pour une politique du care*. Paris : La Découverte.

6. *Sources iconographiques*

Alamy Images. (2024). Photothèque en ligne.

CIFOR-ICRAF. (2024). Photothèque officielle.

7. *Sources primaires & terrain*

Auteur. (Juillet 2025). Entretiens réalisés auprès d'habitants de Ouagadougou (notes personnelles).

Auteur. (Juillet 2025). Notes de terrain – Marches urbaines dans les quartiers de Ouagadougou.

8. *Articles numériques / Presse*

Balima, J.-T. (2013, 16 janvier). Incendie du bâtiment du FESPACO : Les causes encore inconnues. Lefaso.net. <https://lefaso.net>

Archives Burkina. (2021). Bilbambili : Histoire d'un quartier disparu. Facebook. <https://facebook.com/archivesburkina>

Annexes

9. Les entretiens

Les entretiens suivants ont été réalisés en Juillet 2025 dans le cadre d'une enquête de terrain menée pour ce mémoire. Ils restituent les récits, souvenirs et perceptions d'habitants directement touchés par les transformations urbaines du quartier Bilibambili et par le relogement à la Cité An III en 1985-1986.

Ils constituent une archive orale complémentaire aux observations ethnographiques et permettent de comprendre la dimension sensible, sociale et mémorielle du territoire.

A. Entretien avec M. Zoundi Issaka (né en 1953, originaire de Kombissiri)

1. Parcours personnel et histoire familiale

« Mon père a été ancien combattant ici (...) Mon père m'a dit qu'il ne fallait pas que je vende la cour. Cette époque et maintenant, ce n'est pas la même chose. »

Il décrit la route 56 comme la voie la plus ancienne du quartier, reliant autrefois Bilibambili à Larlé, Baskuy puis Kamboinsin.

Le déplacement vers les champs se faisait à dos d'âne, révélant l'organisation spatiale rurale imbriquée au tissu urbain d'alors.

2. Les lieux de cérémonies

Il décrit un ancien espace appelé Course Yaar, lieu d'hippodrome, de jeux traditionnels (waaré) et de rassemblements nocturnes.

3. Valeur des lieux

« Si on ne voyait pas quelqu'un au Course Yaar, on se posait des questions. »

Il décrit un quartier vivant, solidaire, nourricier :

« Si tu rentrais à Bilibambili, tu ne pouvais pas mourir de faim. »

4. Sur la démolition de 1985

Il évoque :

- l'annonce officielle aux habitants,
- le recensement,
- le relogement à Signoghin,
- la douleur face aux tombes familiales laissées sous les nouvelles constructions.

« Aujourd'hui, ces cadavres sont sous des immeubles, et ça fait mal... »

B. Entretien avec M. Issouf Tiendrébéogo (né en 1956)

1. Transmission familiale et mémoire

« Quand je regarde ce bâtiment, ça me rappelle mon papa (...) Ce sont des valeurs sentimentales, des valeurs mémorielles. »

Il insiste sur la dimension affective des maisons conservées (seulement 13 maisons rescapées).

2. La stratégie de la démolition

« Tout a été rasé pour que les gens ne puissent pas se repérer. »

3. Les changements sociaux

Il décrit l'évolution du quartier :

- départ des anciens,
- disparition des solidarités,
- montée d'un mode de vie « *comme en Europe* ».

4. Le patrimoine et la question de la conservation

« *Sur la logique de l'Occident, il faut conserver. Une fois que c'est cassé, c'est perdu.*
»

Il regrette la démolition d'anciens bâtiments administratifs qui auraient pu être classés.

10. Commentaires Facebook / Récits populaires liés au FESPACO, lieux sacrés et mémoires urbaines (<https://lefaso.net/spip.php?article52293>)

1. Croyances spirituelles

- « *Ce feu-là, c'est pas normal... c'est les esprits du lieu. Ils ont refusé qu'on construise là-bas.* »
- « *On a construit sur une terre qui n'était pas pour ça. Le feu est venu réclamer.* »
- « *Le site est hanté, ils ont dérangé quelque chose.* »

2. Croyances religieuses

- « *Dieu n'aime pas l'injustice. On a pris un lieu sacré pour mettre un bâtiment. Voilà le résultat.* »
- « *Ça, c'est un avertissement. On ne peut pas défier ce qui était sacré depuis nos ancêtres.* »

3. Croyances politiques

- *« On a parlé d'esprits mais c'est peut-être juste un sabotage pour l'argent du chantier. »*
- *« Comme d'habitude, ils ont mal construit. Dès qu'il y a un problème, on accuse les ancêtres. »*
- *« On disait que le FESPACO n'allait jamais finir, voilà encore. »*

11. commentaires Archive Burkina (https://www.facebook.com/groups/2500194143638843/posts/Martial-Rigobert-Tiendrebeogo-posted-in-Archives-Burkina/2934951383496448/?locale=ms_MY)

1. Nostalgie, souvenirs, attachement affectif

- *« C'était le bon vieux temps. »* *« Souvenir, souvenir. »*
- *« Bilibambili, quartier mythique. J'y ai habité avant que ce soit érigé en cité. »* *« Le mythique Bilibambili, quartier qui m'a vu naître. Souvenirs d'un enfant ! »* *« Je suis né là-bas. »*
- *« Mon quartier de naissance. »* *« Je suis une fille de Bilibambili. Ma grand-mère me racontait des histoires. »* *« Quand on se rappelle Bilibambili, surtout les vieux, c'est avec regret et émotion. »*

2. Mémoire familiale et identité

Beaucoup associent les lieux à leurs parents, à l'enfance, aux lignages

- *« C'est la maison qui me rappelle mon papa. »* *« Je suis né à la maternité Pogbi. »* *« Mon père était ancien combattant. »* *« Les maisons restées me rappellent leurs propriétaires et les voisins. »* *« C'était la grande famille Camara. »*

3. Vision positive du projet (modernisation, logement social)

Les commentaires évoquent l'efficacité de l'opération de l'époque et un regret du manque d'équivalents aujourd'hui.

- « Sankara le visionnaire. » « Très instructif, merci. » « Le quartier fait la fierté de la ville aujourd'hui. » « 42 000 FCFA pour une villa, c'était très bien. » « On a besoin de projets comme ça actuellement. » « Le gouvernement devrait refaire pareil au lieu de livrer les terres aux promoteurs immobiliers. »

4. Critiques, douleurs et injustices vécues

Une partie des commentaires rappelle la violence du déguerpissement, les faibles indemnités, la perte de repères.

- « Des familles ont été meurtries dans leur chair. » « Dérisoire : 80 000 à moins d'un million et une parcelle de 240m² pour des familles nombreuses. » « Certains n'ont pas pu déterrer leurs morts, aujourd'hui sous des immeubles. » « Ce n'est pas vrai que les propriétaires ont été bien indemnisés. » « Tout a été rasé pour empêcher les gens de se repérer. » « Je suis déçu de la manière dont on a qualifié Bilibambili. »

5. Histoire locale et apprentissage

Les internautes soulignent l'intérêt patrimonial, historique et pédagogique.

- • « Merci pour ce cours d'histoire. » « On peut utiliser ces images pour un cours sur l'urbanisation. » « Qui ne cherche pas à connaître son histoire est une personne perdue. » « Merci de nous rafraîchir la mémoire. »
- « Merci pour la restitution de ce pan de l'histoire démographique. »

6. Le rôle du colonial et de la modernisation

Des commentaires évoquent implicitement ou explicitement l'opposition entre vernaculaire / modernisation / influences extérieures.

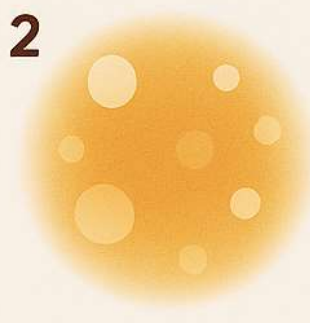
- *« Le blanc a seulement mélangé et compliqué notre vie. » « La rue était plus propre qu'aujourd'hui. » « Beaucoup regrettent la démolition du camp des fonctionnaires. »*

7. Corrections, précisions, débats

Plusieurs personnes discutent, corrigent des dates, soulèvent des controverses.

- *« Donner les vraies informations. » « Moïse : La date n'est pas bonne, le déguerpissement c'était le 1er octobre 1985. » « Il fallait ajouter une photo du quartier aujourd'hui. » « Certains propos ne sont pas justes. »*

12. Iconographie





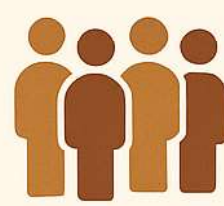
1 Bininse
Danseur



2 Ambians
Ambiance



3 Yilaa
Musique



5 Fūul
Brochettes



7 Tōm askèlè
Torché



8 Kānkandi
Camionnette



10 Sāgā
Marché



11 Mousba
Foule



13 Sinsaba
Mangues



14 Tāmāti
Oignons,
Tomates



12 Pūusu
biyiklėti



13 Makiti
Maquis



17 Lumie
Lumière



16 Lumiēr
Lumiere



17 Lábàn-ō-yili
Lampadaire



18 Kandili
Lampe



19 Taksiyi
mėebike élo taxi



20 Kitā
Guitare



21 Jenisere
Générateur



24 Tō
T6



25 Nitsere
Natte



26 Zug-bilfu
Palabre



27 Fikiyoō
Panneau



30 Abōngō
Enfant

